



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Les Rues de Paris.

RUE SAINT-DENIS.

MONUMENTS.

Deuxième et dernier article.

La course est longue de la place du Châtelet au boulevard, et pourtant nous ne trouvons presque rien qui rappelle la vieille rue Saint-Denis; seulement, vis-à-vis du marché des Innocents est une façade (1) qui vous transporte en plein au siècle de la renaissance, par ses teintes grises, son pignon, ses sculptures élégantes et ses petits vitraux ternes ou brisés, car les étages

(1) Cette maison remarquable porte le n° 90. Elle est occupée par un fabricant de brosses et un marchand de soieries, qui en ont masqué l'ornementation jusqu'au premier étage, par des planches peintes et chargées de leurs enseignes. Il nous a été impossible de remonter aux premiers propriétaires de cet édifice. Les numéros voisins ont aussi gardé quelques vestiges d'ancienneté.

supérieurs paraissent inhabités; puis, plus loin, à l'entrée de la petite rue des Prêcheurs, l'angle d'une antique maison, que décore un arbre sculpté en pierre et portant sur chacune de ses branches un saint mutilé par le temps; enfin la vénérable église de Saint-Leu et de Saint-Gilles.

De tous les autres édifices il ne reste que des souvenirs consignés dans les écrits des historiens de Paris, et quelques noms que l'on répète sans s'inquiéter d'où ils viennent.

Pour compléter notre promenade, il nous reste à connaître l'emplacement de ces édifices, leur origine et quelques traits de leur histoire qui se rattachent souvent à l'histoire générale de notre pays.

D'abord en montant la rue de la *Sellerie*, on rencontrait à gauche, entre les rues Courtalon et de l'Aiguillerie, l'église de Sainte-Opportune, fondée au commencement du neuvième siècle, et rebâtie à la fin du treizième, dans l'état où elle resta jusqu'à sa démolition, en 1797 (1).

Le nombre et la célébrité des miracles de sa patronne y attirèrent une telle foule de pèlerins qu'il fallut, en 1184, construire vis-à-vis un hospice pour les recevoir. De

(1) D'après les anciens plans elle avait une entrée sur la place qui porte encore aujourd'hui le nom de Sainte-Opportune.

là l'origine de l'hôpital et de l'église Sainte-Catherine, dont les murs faisaient l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue des Lombards. Des sœurs s'étant réunies aux frères desservant cette maison, il en résulta des querelles, terminées en 1521 par l'évêque de Paris, qui renvoya les frères et garda les sœurs. Ces religieuses, outre leur principale obligation, celle de loger les pèlerins, devaient encore héberger pendant trois jours les femmes ou filles qui cherchaient à entrer en condition à Paris, ou ne pouvaient se procurer un asile. Un des marchands qui leur ont succédé depuis 1789, a pris pour enseigne : *A l'Image de sainte Catherine*.

Le marché des Innocents, qu'on aperçoit ensuite à la gauche, avec son admirable fontaine, chef-d'œuvre de sculpture, et sa population bruyante et animée, n'existe que depuis 1788. Avant cette époque, s'élevait, près de la rue aux Fers, du côté de la rue Saint-Denis, l'église de Saint-Innocent ou des Saints-Innocents.

Le cimetière, un des plus anciens de la capitale, s'étendait derrière le mur de cette église et occupait, avec le cloître et les charniers, toute l'étendue de la place. Cette église était aussi d'une haute antiquité ; tous les auteurs s'accordent à dire qu'elle existait déjà sous Louis le Jeune. Vers le milieu du douzième siècle on y déposa le corps d'un enfant nommé Richard, que les juifs avaient crucifié à Pontoise ; ce fut depuis cette translation qu'on l'appela l'église de Saint-Innocent ; il paraît aussi qu'à l'occasion des miracles opérés par le jeune martyr, Philippe-Auguste la fit reconstruire et augmenter, et qu'elle n'avait pas subi d'altérations jusqu'à la fin du siècle dernier. Le même prince agrandit encore le cimetière et le fit fermer de murailles, afin que la paix de ce saint lieu ne fût plus troublée par les désordres de la populace.

En 1788, la belle fontaine, placée maintenant au milieu de l'ancien cimetière, se trouvait à l'angle de la rue Saint-Denis et

de la rue aux Fers, où elle existait depuis l'an 1280 au moins. Seulement, vers le milieu du seizième siècle, Pierre Lescot l'avait reconstruite en développant deux de ses arches sur la rue aux Fers, et une troisième, en retour, sur la rue Saint-Denis. Le célèbre Jean Goujon l'avait ensuite ornée de ses admirables sculptures.

Pour résoudre le problème de sa translation, on n'eut besoin que de la démonter, de lui donner une quatrième face, et de faire du tout un carré parfait surmonté d'une coupole.

Aux Saints-Innocents étaient adossés les cellules des recluses, saintes femmes qui, animées d'un zèle extrême de dévotion, faisaient vœu de se renfermer à perpétuité. Ces cellules, dont on murait la porte, n'avaient que deux ouvertures étroites et grillées ; l'une du côté de l'église, par laquelle la recluse entendait le service divin ; l'autre du côté opposé, à travers laquelle de dévotes et charitables personnes lui passaient des aliments. Jusqu'aux jours de sa démolition, l'église offrit à l'édification des fidèles une statue de bronze représentant Alix la Burgotte, décédée en 1466, après avoir observé son vœu de réclusion pendant quarante-six ans. C'était Louis XI qui avait voulu honorer sa mémoire par cette figure couchée sur une tombe de marbre noir.

Un peu plus haut dans la rue, sous le n° 124, sont les constructions dites *cour Batave*. Elles occupent l'emplacement de l'église du Saint-Sépulcre, fondée en 1329 par la confrérie du même nom. Cette association pieuse, dont tous les membres faisaient vœu de visiter Jérusalem, avait été instituée et inaugurée en 1254 par saint Louis, à son retour d'Orient, dans le but « d'aveoir plus souvente fois nouvelles de la Terre-Sainte, et par ce moyen estre averti de ce qui se passoit ez marches (1)

(1) Ez marches, *Dans les provinces.*

d'outre-mer. » Sous Philippe de Valois, cette association obtint la garde du tombeau du Christ. En 1333, ses adeptes étaient au nombre de plus de 1,000, et parmi eux figuraient des princes et des rois. Enfin elle forma le noyau de l'ordre célèbre du Saint-Sépulchre. En 1791, une compagnie de marchands hollandais s'établit sur le terrain de cette confrérie de pèlerins et de chevaliers, et y fit bâtir la *cour Batave*.

Nous arrivons enfin à l'église de Saint-Leu et de Saint-Gilles, la seule, dans toute la rue, qui ait survécu à tant de révolutions. Sous Hugues Capet, il y avait à sa place une simple chapelle relevant immédiatement d'une abbaye de Saint-Magloire qui a existé jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, en face de la rue de la Chanvrière. Rebâtie en 1320, érigée en paroisse en 1617, Saint-Leu et Saint-Gilles, que le peuple s'obstine encore quelquefois à nommer Saint-Magloire, est aujourd'hui une succursale de Saint-Nicolas des Champs.

Peut-être, mesdemoiselles, avez-vous entendu répéter ce proverbe : *Il est comme Saint-Jacques de l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandise*. Dans ce dicton populaire, se perpétue le souvenir qu'un hospice et une église de Saint-Jacques existaient vis-à-vis de la rue aux Ours.

Toutefois, quant au proverbe, une explication est nécessaire.

Il faut établir d'abord que le mot *Ours* ne s'est glissé là qu'à la faveur d'une corruption de langage. Nos ancêtres écrivaient et prononçaient *oë*, *ouë*, pour *oie*. Or, dès le treizième siècle, des rôtisseurs, ou comme on disait alors, des *oyers*, s'étaient logés en grand nombre dans la rue en question, et l'oiseau sauveur du Capitole y figurait au premier rang parmi les mets offerts à la sensualité des passants. On appela donc cette rue la *rue où l'on cuit les ouës*, la *rue aux ouës*, dénomination que le peuple altéra lorsqu'il commença à ne plus la comprendre. Une chose non moins ignorée aujourd'hui que le sens du mot *ouë*, c'est

que ce palmipède était jadis fort estimé en France et faisait même les délices de la table des rois, jusqu'à ce qu'aux noces de Charles IX il se vit détrôné par l'intruse (1) qu'apportèrent des Indes occidentales en 1570 des missionnaires jésuites.

Voici maintenant le rapport qui existait entre Saint-Jacques et les oies des rôtisseurs voisins. La statue du saint, debout à la porte de son église, regardait cette rue d'où s'échappait tout le jour un si délicieux fumet ; aussitôt le peuple, prompt à calomnier les gens, surtout quand ils ne peuvent se défendre, accusa le saint d'avoir le nez tourné à la friandise.

Si vous passez un jour dans les parages dont nous nous occupons, vous verrez, à la place où s'élevait l'église, un beau magasin de nouveautés, fier de sa large enseigne : *Aux Statues de Saint-Jacques* ; puis au-dessus, le long d'une espèce de terrasse, trois figures de saints pèlerins, découvertes dans des fouilles récentes. Dieu sait combien de temps encore les trois personnages auront à jouer leur nouveau rôle ! il eût été pourtant bien juste de les laisser enfin dormir en repos ; car en 1789 il y avait déjà quatre cent soixante-douze ans qu'ils se tenaient à l'entrée du lieu saint. L'hôpital et l'église avaient été fondés, en 1317, par une confrérie de Parisiens, qui, grâce aux libéralités de Charles de Valois et de plusieurs bourgeois notables, avaient pu consacrer ainsi le souvenir de leur pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

La même sollicitude pour les pauvres et les pèlerins fit fonder, en 1202, au coin de la rue Grenetat, l'hôpital de la Trinité. Cependant l'hospitalité avait cessé bientôt d'y être exercée, et les religieux qui en avaient pris possession y célébraient les offices divins lorsque cette sainte maison reçut des hôtes d'une singulière espèce. A la fin du quatorzième siècle de pieux

(1) La poule d'Inde.

histrions venaient d'inventer le spectacle bizarre des *mystères*, et le promenaient dans nos provinces. Cette troupe ne tarda pas à se fixer à Paris, où elle ne trouva de local plus convenable qu'une salle de l'hôpital de la Trinité, longue de vingt et une toises et large de six. Ainsi, la rue Saint-Denis posséda la première salle de spectacle de la capitale.

Si l'on ne se pénétre pas bien de l'esprit de ces temps et de leur foi naïve, si l'on ne se rappelle pas que la représentation de ces mystères était considérée comme une espèce de cérémonie religieuse, on ne concevra pas que les prémontrés et les comédiens aient pu s'accommoder à vivre sous le même toit. Quoi qu'il en soit, ces derniers firent leur début par le mystère de la Passion, et obtinrent un succès de vogue si extraordinaire, qu'ils conçurent l'idée de se former en *confrérie de la Passion de Notre-Seigneur*. Le prévôt des marchands cria au scandale; enfin, les plaintes des accusés et de l'accusateur vinrent aux oreilles de Charles VI. Ce prince, qui, malgré ses malheurs et ceux du royaume, était toujours amoureux de fêtes et de divertissements, ne crut pas au-dessous de lui de s'occuper de cette affaire, et pour mieux la juger se rendit à la Trinité. Il s'y amusa si bien, que loin d'apuyer son prévôt il autorisa, par un édit de l'an 1402, l'institution de la *confrérie de la Passion*, et lui accorda le privilège de représenter ses drames, tant à Paris que dans l'étendue de la prévôté et vicomté. Bien plus, il se fit inscrire lui-même au nombre des confrères. Le public parisien s'empressait avec une telle ardeur d'aller s'édifier à ce spectacle, que les curés se virent obligés d'avancer l'heure des vêpres et de raccourcir les sermons. Les choses continuèrent ainsi jusqu'en 1542; mais à cette époque le parlement se montra choqué de ce désordre et de la naïveté maladroite des acteurs, qui livraient à la risée publique les choses les plus saintes; et comme ils se préparaient à jouer

le mystère du vieux Testament, le procureur général vint l'empêcher par une requête d'un style fort sévère. Dès lors, plus de repos pour les malheureux *confrères de la Passion*. La sentence d'interdiction, longtemps balancée sur leur tête, fut prononcée en 1548. Il leur fallut évacuer la salle de la rue Saint-Denis pour faire place à une institution charitable, fondée en faveur des enfants pauvres, et qui s'est maintenue dans la même maison jusqu'en 1789. Les confrères passèrent alors dans la rue Mauconseil, à l'hôtel de Bourgogne (1), et louèrent leur privilège, entravé par diverses ordonnances, à d'autres sociétés, dont l'une devint plus tard la Comédie-Française.

Le seul souvenir qui reste de la Trinité, c'est le nom du passage public pratiqué à travers les cours de l'église (2).

Ce fut aussi aux jours de la révolution que disparut, vis-à-vis de la Trinité, l'église de Saint-Sauveur, placée à l'angle septentrional de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Sauveur. Les constructions, démolies de nos jours, dataient du règne de François I^{er}; mais elles avaient succédé à une chapelle qui existait dès l'année 1216, sous le nom de *Chapelle de la Tour*. On prétend que saint Louis aimait à s'y reposer, et à y dire ses prières dans ses fréquents pèlerinages au tombeau de saint Denis. Une particularité assez curieuse, c'est que l'église de Saint-Sauveur possédait les restes de plusieurs acteurs burlesques célèbres : Turlupin, Gautier Garguille, Gros-Guillaume, Guillot Gorgu, et enfin Raymond Poisson, mort en 1659.

A l'endroit où s'ouvrent aujourd'hui la rue et le passage du Caire, on voyait encore, en 1792, un ancien couvent de religieuses nommées les *Filles-Dieu*, et qui

(1) L'hôtel de Bourgogne, où l'on entendit si longtemps nos plus belles œuvres de poésie et de musique, est remplacé aujourd'hui par la Halle aux cuirs.

(2) On l'appelle le *passage de la Trinité*.

se glorifiaient de compter saint Louis parmi leurs plus généreux bienfaiteurs. C'était au chevet extérieur de leur église qu'était placé le crucifix, au pied duquel on faisait faire une avant-dernière halte aux malheureux destinés au gibet de Montfaucon. Ils baisaient le signe de notre rédemption, et recevaient des mains des Filles-Dieu de l'eau bénite, et de plus trois morceaux de pain et du vin ; triste repas qui rappelle le *banquet libre* des martyrs chrétiens.

A quelques pas de la rue du Caire, on trouve encore la ruelle du *Crucifix*, dite aussi ruelle de l'*Étoile* ou des *Miracles*. Ces passages, sales et tortueux, renfermaient au moyen âge une population dangereuse, qui semblait avoir élu son principal domicile aux alentours de la rue Saint-Denis. Dans la rue de la Truanderie, dans la cour Sainte-Catherine, et à côté des Filles-Dieu, en face même de la croix où le prévôt amenait leurs frères prêts à mourir, les gueux, les filous, les ribauds, avaient établi leurs *cours des Miracles*. C'est de là qu'ils sortaient le matin pour aller, d'après les ordres du *grand coesre*, leur chef, *gueuser* dans les quartiers qu'il leur avait assignés, couper les bourses, enlever les enfants et les femmes, assassiner les hommes. On les voyait à la porte des églises, ou le long des rues, contrefaire les aveugles, les boiteux, étaler des membres couverts d'ulcères factices... mais ils n'étaient pas plus tôt rentrés dans leurs repaires, logis bas, enfoncés, obscurs, difformes, faits de terre et de boue, qu'ils redevenaient, en un instant, sains et gailards (1).

Et malheur aux huissiers, commissaires et autres gens de police qui eussent tenté d'y pénétrer ! ils n'y auraient trouvé que des coups, ou même la mort. Les cours des Miracles formaient une espèce de royaume,

ayant son chef suprême, ses lois, son argot particulier, et dont les sujets étaient, dit-on, dans Paris au nombre de plus de quarante mille. Les cours des Miracles ne disparurent que grâce aux ordres rigoureux de M. de la Reynie, le premier lieutenant de police sous Louis XIV.

Enfin nous arrivons au terme de notre voyage ; il ne nous reste plus qu'à nous arrêter quelques moments devant l'église qui était la plus moderne de la rue Saint-Denis, c'est-à-dire devant la chapelle de Saint-Chaumont, qu'on ne reconnaît pas facilement aujourd'hui, qu'elle est devenue la propriété d'un marchand de nouveautés, à l'enseigne de *Marie Stuart*. Elle avait été bâtie, en 1781, pour les religieuses de Saint-Chaumont, ou de l'Union chrétienne, instituées, en 1673, par une noble demoiselle, Anne de Croze, et vouées à l'instruction des nouvelles catholiques et des jeunes filles sans fortune.

M. de la Feuillade logeait dans cette maison au dix-septième siècle, et avait choisi ses jardins pour y faire fondre une statue pédestre de Louis XIV, qui, par la munificence de ce duc courtois, décora la place des Victoires. En 1792 elle fut détruite, et remplacée sous la restauration par la statue équestre de Louis XIV, œuvre du baron Bosio.

AUGUSTE DUMONCHAU.

Revue Littéraire.

Marie-Antoinette devant le dix-neuvième siècle, par M^{me} Simon Viennot. 2 vol. in-8°. Chez Augé, éditeur, rue Guénégaud, 19.

Le 16 mai 1770, une jeune princesse de quatorze ans fut mariée dans la chapelle du palais de Versailles, au dauphin de France, petit-fils de Louis XV.

Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, était fille de cette impératrice Marie-Thérèse dont la place est marquée

(1) Voilà pourquoi ces lieux prirent le nom de *cours des Miracles*.

dans l'histoire entre Catherine II, qu'elle surpassa en vertus, et le grand Frédéric, qu'elle égala parfois en courage. La jeune princesse venait avec confiance régner sur un peuple poli et chez lequel, lui avait-on dit, tout finissait par des chansons.

Marie-Antoinette était belle et pure; sa candide vertu, son illustre origine, sa dignité naturelle, tempérées par une vive sensibilité, formaient, ainsi que les mœurs irréprochables de son jeune époux, un contraste parfait avec les désordres scandaleux et les vulgaires amours du vieux roi Louis XV; elle devint donc l'idole de la cour et de la ville. A Paris, à Versailles on ne jurait que par le dauphin et la dauphine.

Quatre ans plus tard, la mort du roi les plaça sur le trône; la France entière salua ce joyeux événement; tout le pays se croyait de bonne foi appelé à jouir de l'âge d'or; il était unanime dans cette croyance; seulement, cet âge d'or différait selon les rangs et les conditions. Une partie du clergé et tous les dévots le plaçaient dans le retour au rigorisme des dernières années de Louis XIV, qu'ils nommaient le grand roi par excellence; tandis que, pour les philosophes novateurs, l'âge d'or était l'abandon de toutes les vieilles idées politiques et religieuses. Les courtisans d'alors, comme ceux de tous les temps, demandaient une cour brillante, de la gloire, des plaisirs, de la magnificence, des largesses à l'infini, enfin tout ce que Napoléon a donné pendant dix ans à ses compagnons d'armes; tandis que l'âge d'or du peuple des villes c'était, alors comme toujours, le travail payé cher et le pain bon marché; pour les gens de la campagne, ni grêle ni impôts.

Certes, si le roi et la reine avaient tenu la félicité générale dans leurs royales mains, ils les auraient ouvertes avec grande joie et auraient donné l'âge d'or, au moins au peuple et aux courtisans; quant aux philosophes, le roi les détestait; et aux dévots trop sévères, on leur aurait dit :

Attendez ! Louis le Grand ne faisait pas pénitence à dix-huit ans.

Mais ces jeunes souverains n'avaient pas pour sceptre la baguette des fées ! Rien n'était changé en France par leur avènement au trône; il n'y avait qu'un honnête homme et une charmante femme de plus mis en évidence. Aussi les fronts ne tardèrent-ils pas à se rembrunir... une circonstance bien frivole en apparence fit éclater les premiers murmures; ce fut à l'une des réceptions générales qui eurent lieu à la cour, à l'occasion du sacre.

En ce temps-là les femmes portaient d'étranges parures; les coiffures surtout étaient des plus extravagantes : sur un échafaudage de cheveux crépés et poudrés à blanc, la mode établissait tout un monde de marionnettes : c'étaient des chasses avec les piqueurs, les chevaux, les chiens, et le cerf aux abois qui se réfugiait dans le chignon cardé : c'étaient des tournois ou bien des pastorales, Chloé gardait son troupeau avec chien et houlette, tandis que Tyrcis la charmaient en jouant du flageolet, quand il ne lui présentait pas amoureusement un oiseau dans une cage. Tout cela était monstrueusement ridicule. Cependant les femmes du grand monde savent donner de la grâce aux modes du plus mauvais goût; elles portaient donc ces coiffures d'un air qui n'était pas sans charme; mais les pauvres provinciales ! — dans ce temps-là il existait encore des provinciales, — elles avaient l'air d'échappées des Petites Maisons. Pour combler la mesure, il arriva qu'une noble dame dauphinoise fit venir le célèbre Léonard, le coiffeur de la reine, afin de se faire exécuter par lui un de ces magnifiques échafaudages pour lesquels il avait un renom sans pareil; mais elle voulut être coiffée au prix de douze sols; elle n'en payait que six dans sa petite ville... le double lui semblait bien honnête pour la cour. Léonard s'incline sans répliquer; il coiffera la dame et se vengera de son offre malséante. A cet

effet il dispose sur la tête de la pauvre Dauphinoise une multitude de cornets de papier de toutes couleurs, et de chacun de ces cornets il fait sortir un petit diable faisant la grimace ou se tenant dans la posture la plus grotesque.

Il ne semble pas au premier abord qu'un enfer sur la tête soit beaucoup plus ridicule qu'une chasse, une bataille ou une pastorale; cependant Léonard avait ajusté ses cornets de papier et ses diabolins d'une si plaisante façon que l'hilarité des courtisans ne connut plus de frein, surtout quand la reine leur eut donné l'exemple en se livrant à l'un de ces bons rires de pensionnaire qui font tant de bien, mais dont il faut savoir se priver comme de tout plaisir égoïste. La pauvre provinciale, troublée, déconcertée d'une telle réception, se retira en pleurant. Aussitôt toute la cour prend en pitié la victime de l'impertinente malice du coiffeur; on cesse de se moquer d'elle pour blâmer la gaieté de la reine: c'était à elle, dit-on, à protéger la noblesse de province contre les saillies des jeunes courtisans; loin de là elle les a surpassés en dureté et en inconvenance.

De ce moment les cœurs s'éloignèrent de Marie-Antoinette avec un empressement et un accord inexplicables. Aux vers adulateurs succédèrent les chansons satiriques, le pamphlets, les libelles. Madame Simon Viennot veut voir dans ce malheur la preuve d'une conspiration ourdie au sein même de la famille royale. Je n'ai garde de contester le résultat de ses laborieuses et savantes recherches; ne serait-ce pas plutôt le mécontentement général qui aurait égaré les partis en montrant une chance de succès à leur coupable ambition? Mais ce mécontentement avait d'autres causes qu'une gaieté déplacée. Nul n'avait obtenu ce qu'il attendait du nouveau règne. Le roi était bon, vertueux, voulant le bien de ses sujets; mais il ne dépendait pas de son administration routinière de rendre la richesse et le pouvoir à une noblesse rui-

née par huit siècles de guerres et de luttes politiques; il ne lui appartenait pas non plus d'apporter l'aisance et le bien-être à une nation mal administrée et que l'on tenait couchée sur son petit lit d'enfant, toute grande qu'elle était. Dieu n'avait pas créé Louis XVI pour réformer l'état, il tenait en réserve à cet effet Mirabeau et Napoléon. D'ailleurs il est dans la vie des nations des époques de transition où les peuples ne sont jamais contents. Ne voyons-nous pas aujourd'hui, où nous possédons la plus libérale des constitutions, où nous avons un code auquel on porte des toasts sur l'autre hémisphère, aujourd'hui où la philanthropie règne, ne voyons-nous pas, dis-je, des insensés diriger leurs armes contre le roi et ses fils, dans le fol espoir d'obtenir peut-être par la mort de ces princes une liberté, une égalité, une richesse impossibles? Louis XVI était connu pour avoir peu de caractère; ce fut donc à la reine, que l'on savait plus spirituelle, et surtout plus énergique, que tous les partis s'en prirent de leur désappointement; de là ces calomnies, de là ces outrages, de là ces fureurs et ces emportements de cannibales qui amenèrent la terrible catastrophe par laquelle finirent les malheurs et la vie de cette infortunée princesse.

Madame Viennot fait passer Marie-Antoinette devant le dix-neuvième siècle, afin qu'un récit impartial de la vie publique et privée de cette princesse nous rende plus sensibles à ses malheurs et plus justes envers son caractère. Ah! si l'histoire parvenue à nous faire prendre en pitié la légère et coupable Marie Stuart, combien ic tâche est plus facile! La nièce des Guises, après le meurtre de son second mari et le scandale de son troisième mariage, est retenue prisonnière dans le château de Fotheringay, contre le droit des gens, il est vrai; mais elle y est honnêtement traitée. Elisabeth, son ennemie, sa rivale, son égale en rang, la fait juger et condamner, toujours contre le

droit des gens ; mais c'est en reine qu'elle est jugée, c'est en reine qu'elle monte sur l'échafaud, entourée de ses serviteurs en larmes, et son fils, qu'elle n'aimait guère, réunit après elle deux couronnes sur sa tête ; tandis que la fille des Césars, outragée vingt ans dans son honneur et dans ses affections, finit par être livrée aux mains de la plus hideuse populace. Elle reine, elle est à chaque instant apostrophée et injuriée par des femmes des halles, sans que rien autre que la majesté empreinte sur son front prenne sa défense. Épouse dévouée et parfois trop soumise, elle voit son royal époux traîné sur l'échafaud par des furieux qui lui crient que c'est elle qui l'y a conduit. Mère passionnée, mère idolâtre, mère, non pas comme l'étaient jadis les princesses, mais comme le sont les lionnes, on lui arrache de force ses enfants, on les livre sous ses yeux aux tortures qui doivent faire périr son fils de misère, et flétrir à jamais la jeunesse de sa fille. Enfin, et c'est là le seul acte de pitié de ses bourreaux, ils la prennent quand ses vêtements de deuil tombent en lambeaux sur son corps ; ils l'insultent encore devant leur tribunal dérisoire, ils la jettent dans une infâme charrette et la conduisent à la guillotine... elle, fille de Marie-Thérèse... elle, la veuve d'un roi de France... elle, la mère d'un dauphin ! Ah ! que madame Simon Viennot se rassure, de telles scènes ne sont pas de celles dont le récit laisse les yeux secs ! Si nous passons avec une apparente indifférence aux lieux témoins du martyre de Marie-Antoinette, si son nom revient rarement dans nos discours, c'est que ces temps affreux sont encore trop près de nous pour que nous osions y penser.

Madame Simon Viennot s'attache surtout dans son ouvrage à justifier la reine du reproche de s'être opposée à la marche de la révolution française, et elle y réussit parfaitement ; mais cette révolution est si odieuse, vue à travers les souffrances de cette infortunée princesse, que, pour ma

part, je lui pardonnerais de bon cœur de l'avoir maudite.

En me chargeant, mesdemoiselles, de vous rendre compte de cet important ouvrage, je me suis engagée à vous l'annoncer comme un livre sérieux dont le ton mâle exprime et inspire les plus nobles sentiments. L'auteur estime son sexe, il ne lui souffre pas la moindre frivolité, pas même celle de l'attendrissement. Pour lui complaire il faut que je vous parle comme à des femmes qui, mères de famille un jour, seront appelées à guider leurs fils dans la terrible arène ouverte aux luttes politiques. S'il faut que cela soit et que ces jours calamiteux ne cessent point de luire sur notre patrie, croyez-moi, en outre des instructions que vous puiserez dans les ouvrages du genre de celui qui nous occupe, dites encore à vos enfants qu'ils ne s'en prennent point tant aux hommes de tout ce qui arrive : les princes et les ministres ne sont pas cause de tout ce dont on les accuse, et celui qui a épaissi le brouillard devant le port de Fréjus pour laisser passer, au milieu de la flotte anglaise, Bonaparte revenant d'Égypte ; celui qui hâta les glaces de Russie et arrêta ainsi l'empereur conquérant... celui-là est pour beaucoup dans les événements qui élèvent ou abaissent les nations.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.



Littérature Etrangère.

THE ROSE.

The rose had been wash'd, just wash'd in a
[shower,

Which Mary to Anna convey'd;
The plentiful moisture encumber'd the flower,
And weigh'd down its beautiful head.

The cup was all fill'd, and the leaves were
[all wet,

And it seem'd, to a fanciful view,
To weep for the buds it had left with regret
On the flourishing bush where it grew.

I hastily seized it, unfit as it was
For a nosegay, so dripping and drown'd,
And swinging it rudely, too rudely, alas!
I snapp'd it — it fell to the ground.

And such, I exclaim'd, is the pitiless part
Some act by the delicate mind,
Regardless of wringing and breaking a heart
Already to sorrow resign'd.

This elegant rose, had I shaken it less,
Might have bloom'd with its owner awhile;
And the tear that is wiped with a little address,
May be follow'd perhaps by a smile.

COWPER.

LA ROSE.

Elle était mouillée, elle venait d'être trempée par une pluie d'orage, la rose que Marie envoyait à Anna; l'abondante averse couvrait la fleur, elle faisait incliner sa tête gracieuse.

Le calice était rempli, les feuilles étaient toutes humides, la rose semblait, à l'imagination, pleurer les boutons qu'elle avait laissés à regret sur le buisson fleuri où elle était née.

Je la saisis vivement, et la trouvant indigne d'entrer dans un bouquet, tant elle était imbibée et flétrie, je la secouai rudement, trop rudement, hélas! car je l'effeuillai; et ses pétales tombèrent à terre.

Tel est, m'écriai-je, tel est le rôle impitoyable que jouent près de l'être souffrant ceux qui, sans crainte de la briser, repoussent une âme déjà résignée à la douleur.

Cette élégante fleur, qui sait? si je l'avais touchée plus doucement, peut-être elle eût brillé quelques instants sur le sein d'Anna: la larme qu'essuie une main amie est souvent suivie d'un sourire.

M^{me} PAULINE ROLAND.



Ayuntamiento de Madrid

Éducation.

Les Femmes Illustres.

GALERIE NATIONALE.

CHLODSINDE.

17^{me} Tableau.

Depuis l'avènement au trône du roi Thierry I^{er}, en 674, l'autorité était tombée aux mains des maires du palais, qui tenaient les rois éloignés des affaires, et presque prisonniers dans des maisons de plaisance d'où ils ne sortaient que sur un chariot traîné par des bœufs, pour se montrer au peuple une fois l'an, à l'assemblée des états, qui alors se tenait le premier jour de mars ; mais les actes étaient passés en leur nom ; c'était le seul honneur qui leur restât.

En l'an 703 le maire du palais, Pépin d'Héristal, gouvernait le royaume au nom de Childébert II, qui était confiné au domaine de Mamoque, où il passait son temps à boire, à manger et à visiter les moines et leurs abbayes, entre autres celle de Saint-Denis, qu'il tenait en grande dévotion.

Childébert avait passé sa vingtième année ; depuis quelque temps on remarquait qu'un ennui profond s'était emparé de lui. Ni le chant des psaumes, ni la lecture des saintes Écritures, ni l'exercice de la chasse, ni les festins, ne lui apportaient plus aucun divertissement.

Justement contristé d'un si fâcheux état, l'abbé, son précepteur, était décidé à en informer le duc Pépin, lorsqu'un jour que le roi s'exerçait machinalement à tirer de l'arc dans son jardin, une de ses flèches s'étant égarée, il la cherchait au milieu des broussailles, quand tout à coup apparut devant lui une jeune fille, dont l'extrême beauté le frappa d'admiration. Childébert, tout troublé, lui demanda ce

qu'elle voulait ; mais elle, aussi troublée que lui, abaissa ses regards et se mit à trembler si fort que le roi la fit asseoir sur un banc.

« Femme, lui dit-il, je suis le roi des Francs, Childébert II ; et toi, qui es-tu ? » Puis, comme elle continuait à se taire, il poursuivit :

« Tu es esclave, ainsi que l'annoncent tes vêtements ; mais tu es belle, tu sembles douce ; je veux t'aimer. » Et il s'approchait pour lui prendre la main ; mais la jeune fille le repoussa de toutes ses forces.

« Je te commande de m'aimer, lui cria le roi dans une violente colère ; tu es esclave, tu dois te soumettre à mes volontés. »

Chlodsinde, sans lui répondre, se mit à pleurer amèrement ; Childébert, qui avait le cœur bon, en fut touché, et, honteux de son emportement, il lui parla avec douceur, essuya ses larmes avec le bord de sa chlamyde, et l'engagea à le suivre dans la salle où était son gouverneur.

Celui-ci ne fut pas peu surpris de voir le roi lui amener une étrangère.

« Qui est cette jeune fille ? s'écria-t-il.

— C'est une compagne que Dieu vient de m'envoyer, répond le jeune roi. Elle sera ma femme, je veux me l'attacher en mariage.

— Quoi ! une esclave ! reprit le vieillard ; y pensez-vous, seigneur ? que dira le duc Pépin ? »

Mais, sans laisser au jeune roi le temps de répondre, Chlodsinde releva fièrement la tête, et dit avec une grande noblesse :

« Chacun me méprise aujourd'hui et m'appelle femme serve. Ce ne fut pas toujours ainsi ; il y a bien peu de temps que j'étais Chlodsinde la noble fille, et non Chlodsinde l'esclave. J'étais libre, envinée de tous et destinée à un alliance royale !

» Vous avez sans doute ouï parler de Berthold, comte des Thuringiens... c'était mon père. Depuis plus de cinquante années, les chefs de notre pays gouvernaient souverainement leur peuple, et le tribut payé jadis aux rois Francs était tombé en oubli,

lorsqu'il vint à l'esprit de l'audacieux Pépin de nous le redemander, comme signe de notre vasselage. L'assemblée de nos plus sages hommes jugea que la coutume était trop vieille pour être renouvelée, et répondit au chef des Francs que notre argent et nos troupeaux étaient à nous et non aux autres. Alors Pépin fondit sur nos terres; battit nos guerriers, égorga mon frère; puis, s'étant saisi de la personne de mon noble père, il le déclara traître à sa nation, et sans pitié aucune pour ses cheveux blancs, lui fit trancher la tête.

» Quant à moi, on me chargea de liens, on m'annonça que j'étais esclave et que mon maître était le duc Pépin, le meurtrier de mon père! Cette idée me fut si affreuse que je perdis l'usage de mes sens. Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans la maison de servitude, confondue avec des femmes de vile condition et de sentiments plus vils encore; il me fallut manger leur pain, dormir sur leur paille, partager leurs humiliants travaux!...

» Vivre en de tels tourments passait mes forces; c'est pourquoi je me décidai à fuir dans les forêts. Mais je fus ressaisie, mise sur un chariot, et après plusieurs jours de marche, amenée devant cette maison, où l'on me descendit. Un de mes conducteurs, qui, connaissant mon origine, me traitait avec égards, ouvrit une porte, puis après m'avoir introduite dans un jardin, referma cette porte sur moi. Je demeurai seule, et voilà que le roi m'a rencontrée. » Ayant achevé, ses pleurs coulèrent de nouveau.

Alors Childebert et son précepteur cherchèrent à la consoler par de douces paroles; puis ils la remirent entre les mains d'esclaves, qui s'empressèrent de lui rendre les honneurs dus à sa naissance.

Au bout de quelques jours, lorsqu'elle fut reposée de ses fatigues, Childebert lui fit demander si elle voulait le recevoir. Ayant obtenu de Chlodsinde une réponse favorable, il se rendit, accompagné de son précepteur, chez la jeune fille, qui

parut devant eux revêtue des habits de son rang, et dans toute la splendeur de sa beauté.

Le roi lui répéta qu'il l'aimait, et lui demanda de nouveau de consentir à ce qu'il se l'attachât par le mariage.

« Non, Childebert, répondit Chlodsinde, prenant un air triste et doux, car, bien que présentement en servitude, je n'en suis pas moins de race royale, et un roi seul doit recevoir ma foi. »

A ces paroles de la jeune Thuringienne, Childebert et l'abbé demeurèrent frappés d'étonnement; ce que Chlodsinde remarquant, elle ajouta :

« Tu n'es point roi, Childebert, car si tu l'étais tu passerais tes journées autrement qu'à chasser et à t'enivrer au retour. N'as-tu donc jamais pensé qu'il y eût pour un roi une autre vie que celle que tu mènes en ce lieu ?

— Quoi! reprit le roi, ne commandai-je pas à tous? chacun ne m'honore-t-il pas ici? ne suis-je pas dans l'abondance?...

— Laisse, laisse un tel langage à tes clercs, fit-elle en l'interrompant. Mais, dis-moi, jeune chevelu, ne t'a-t-on jamais parlé des chefs de ta race? connais-tu le grand Clovis?

— Oui, répondit le Franc; c'est lui qui fut baptisé par saint Remigius, et qui fit des largesses à saint Martin. »

A cette réponse, Chlodsinde sourit de pitié, et prenant la main du roi, qu'elle repoussa ensuite avec force :

« Que tu es peu digne de Clovis! que tu es une pauvre image de roi! Que te sert de descendre d'une noble race de coursiers, s'il faut que tu ne sois qu'une bête de charrue? Nous, peuple de Thuringe, nous, tributaires des Francs, nous en parlons dans un autre langage de ce Clovis, le père de tes pères. Qui s'entretient chez nous de ses largesses aux églises?... Nous l'appelons le vainqueur à la longue chevelure, le guerrier à la frimée indomptable; nous le plaçons dans

nos chants belliqueux l'égal du vieil Hermann et d'Alboin. Childeberr ! régneras-tu jamais ainsi ? Non ! car le duc Pépin est aujourd'hui roi des Francs, et tu n'es que son serviteur. »

Pendant que Chlodsinde parlait, on eût dit que le cœur du jeune roi était suspendu à ses lèvres. Il la contemplait avec admiration et n'osait l'interrompre. Mais les dernières paroles de la jeune fille enflammant son courage, il s'écria :

« Un cheval ! une épée ! que j'aie combattre ce brigand qui me vole mon royaume. » Passant ensuite son anneau royal au doigt de la noble Chlodsinde :

« Fille généreuse, lui dit-il, bientôt on me verra à la tête de mes troupes. » Puis se tournant vers son précepteur tout ébahi :

« Prêtre, prépare l'autel nuptial. Que bientôt les Francs honorent leur reine Chlodsinde et leur roi Childeberr... Nous le voulons ! Ainsi disent les rois. »

L'abbé envoya un messager à Pépin pour le prévenir que ses ennemis avaient placé dans le chemin du roi une jeune et belle princesse de Thuringe, que le roi allait l'épouser, et qu'animé par ses conseils il voulait conquérir le droit de régner par lui-même.

Quelques jours venaient de s'écouler, Childeberr allait conduire à l'autel sa chère Chlodsinde, lorsqu'un tumulte extraordinaire se fit entendre du dehors. Alors pénétrèrent jusque auprès du roi des hommes tout armés qui se jetèrent sur Chlodsinde et la chargèrent de liens. A ses cris, le jeune roi, semblable à un lion furieux, s'élança sur les soldats, les frappant de ses poings, les déchirant de ses dents, et leur jetant à la tête tout ce qui tombait sous ses mains. Sur ces entrefaites, Grimoald, fils de Pépin, arriva, terrassa Childeberr, dont les forces s'épuisaient en de vains efforts, et le tint gisant sur le pavé, poussant des hurlements de fureur et de rage... Alors un des hommes qui tenaient Chlodsinde saisit un fer ardent, le lui appliqua sur le visage, et lui dit :

« Va ! maintenant ta beauté n'attirera plus les regards des rois. »

L'extrême douleur la fit tomber en pâmoison. On l'emporta au monastère de Blangiacum, dont Amalberge, sœur de Pépin d'Heristal, était abbesse. Là, elle fut enfermée dans une cellule souterraine, où on l'avait déposée sur un lit de cendres, et elle ne reçut pour nourriture que du pain et de l'eau.

Lorsqu'on eut enlevé la jeune Thuringienne, Childeberr tomba dans un désespoir qui mit pendant plusieurs semaines sa vie en péril. Il ne reconnaissait plus personne et appelait incessamment Chlodsinde.

Ni les secours de l'art, ni les prières, ni l'application qu'on lui fit sur la poitrine des plus saintes reliques, n'ayant pu améliorer son état, le duc Pépin fit publier dans le royaume que la sorcière Chlodsinde, ayant réussi à s'approcher de la personne du roi, lui avait jeté un sort et l'avait mis aux portes du tombeau. Il ajoutait qu'on s'était emparé de cette messagère de Satan, et qu'on allait la livrer au bras séculier, pour lui faire subir l'épreuve de l'eau bouillante. Cet ordre fut porté au monastère de Blangiacum, et transmis à Chlodsinde devant la communauté assemblée. La malheureuse princesse, abandonnée de tous et livrée au désespoir, employa les quarante jours qu'on lui accordait à demander à Dieu, par de ferventes prières, un miracle qu'elle n'osait espérer.

Enfin le jour de l'épreuve arriva. Quoique la cour dans laquelle on avait fait les préparatifs fût une des plus spacieuses du couvent, cet espace était encore bien étroit pour contenir l'immense foule accourue de toutes parts à ce spectacle. En effet il arrivait rarement qu'une scène d'un tel intérêt s'offrit aux regards des peuples. La renommée d'ailleurs avait publié sur Chlodsinde des rumeurs étranges. Ceux-ci rapportaient que c'était une sorcière venue des forêts des Huns, et qu'elle avait l'œil d'un basilic ; ceux-là, qu'elle était née de

l'exécrable race des Juifs, et qu'elle avait voulu mener le roi au sabbat. D'autres enfin, mais c'était le plus petit nombre, s'apitoyaient tout bas sur son sort, pensant qu'elle était innocente et victime de l'ambition de Pépin, qui la punissait ainsi pour avoir voulu relever de leur asservissement les enfants de Clovis.

Cependant au fond de la cour on avait dressé des places destinées aux évêques et au clergé. Un autel était préparé pour y dire la messe; vis-à-vis se trouvait la chaudière où devait se plonger la main de l'accusée, et sous cette chaudière on avait amoncelé une grande quantité de broussailles enflammées. Après une assez longue attente, le bruit de la cloche annonça enfin le saint sacrifice de la messe. Les dignitaires de l'église se placèrent, ainsi que l'abbesse de Blangiacum, qui eut le droit ce jour-là de se montrer aux yeux du peuple; après elle arriva Chlodsinde.

Lorsque celle que tout le monde attendait parut, un grand silence se fit, et tous les regards se portèrent sur elle. La princesse était revêtue d'une tunique blanche de lin grossier, d'où ses deux beaux bras sortaient nus. Sa longue et blonde chevelure descendait en tresses nombreuses bien au-dessous de sa ceinture; son front était pâle, mais calme, et ses yeux d'azur luisaient d'une pureté angélique. La brûlure de sa joue était presque cicatrisée, et chacun reconnut que naguère sa beauté devait avoir été merveilleuse.

Après la célébration du saint sacrifice, Chlodsinde s'avança pour subir l'épreuve. Alors un esclave chargé de ce soin mit sous la chaudière une nouvelle brassée de broussailles qui pétillèrent avec grand bruit. Un frémissement d'horreur sembla parcourir l'assemblée; la jeune fille éprouva le même frémissement; mais se remettant aussitôt elle s'inclina devant l'évêque. En ce moment il prononça les paroles sacrées de l'exorcisme, tenant en main le crucifix et le livre sacré des Évangiles; puis il chanta

une courte litanie, bénit l'eau qui bouillait à gros bouillons, laissa tomber dans le vase d'airain le petit anneau qui devait en être retiré, et retourna à sa place, d'où il donna le signal de l'épreuve.

Chlodsinde, après avoir dit l'oraison dominicale, et marqué son front du signe du salut, s'avança vers la chaudière... l'attention des spectateurs redoubla; les yeux étaient fixes; les bouches muettes d'anxiété et de terreur!

Enfin l'épreuve va s'accomplir... la jeune fille a plongé le bras dans l'onde bouillante... quelques instants elle cherche l'anneau que sa petitesse dérobe aux doigts qui veulent le saisir... puis elle le retire tout à coup. Au visage immobile de Chlodsinde, l'assemblée crut qu'un miracle du Seigneur venait de s'accomplir et que l'eau avait cessé de brûler... Mais quand la jeune fille eut offert aux regards son bras presque consumé, un cri d'horreur s'échappa de tous les rangs et chacun détourna la tête. Elle, cependant, le front plus pâle, mais sans que rien témoignât sa souffrance, élevant aussitôt la voix :

« Nobles hommes, dit-elle, je n'étais pas digne que le Seigneur fit en ma faveur un miracle; mais j'étais digne qu'il mît en moi le courage de supporter cette épreuve. Je ne dirai donc pas : cette eau ne m'a pas brûlée; je dirai : elle m'a brûlée; mais j'ai su souffrir et me taire. Or, Dieu m'a-t-il déclarée innocente ou criminelle?

» Ecoutez-moi, nobles hommes : le roi Childebert m'ayant rencontrée me voulut pour épouse; fille de Bertoald, comte de Thuringe, j'étais digne de lui par ma naissance; mais le voyant encore enfant, je voulus qu'il fût homme; le voyant esclave, je voulus qu'il fût roi... l'ai-je ensorcelé en lui enseignant que le grand Clovis passait sa vie à d'autres œuvres que manger et dormir? Voilà néanmoins quels furent tous mes maléfices. Pour cette cause, des hommes féroces m'ont ravie et ainsi défigurée; pour cette cause, j'ai été

traînée en jugement comme sorcière. M'appelez-vous encore de ce nom, à présent que vous m'avez vue ferme de cœur et pleine de confiance en Dieu? Non, car je suis innocente! je suis innocente!... » Comme une troisième fois elle allait répéter ce cri, la voix lui manqua et elle tomba sans connaissance.

Amalberge la fit immédiatement transporter dans le monastère, où nuls secours ne purent la rappeler à la vie.

Quant au roi Childebort, à peine remis de sa cruelle maladie, il épousa, par ordre de Pépin, une fille noble de la race des Francs, nommée Ragnetruide, dont il eut un fils qui fut Dagobert II.

Childebort continua à vivre dans la mollesse et les plaisirs. Il termina son règne et sa vie en 714, à l'âge de vingt-huit ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Étienne de Choisi en Laonnais.

M^{me} CLAIRE VILLEMEUREUX.

Le Sacrifice d'une Artiste.

(1841.)

C'était par une froide soirée de janvier, soirée sombre et pluvieuse qui semblait apporter la tristesse avec elle, que dans un petit appartement au cinquième, se trouvaient réunis, autour du lit d'un homme malade, une femme de quarante ans et deux jolis enfants, un garçon de douze ans environ, une petite fille de huit. La chambre du malade était d'une rigoureuse propreté, qui cachait sa misère et son dénûment; tout y annonçait l'ordre et l'économie en même temps que la pauvreté. Une couchette de bois peint que recouvraient des draps de calicot, gros, mais bien blancs, des rideaux de percale bleue, quatre chaises et un fauteuil de paille, un grand bureau de bois noir, formaient, avec des

livres et quelques cartons placés sur des étagères, tout l'ameublement de cette chambre.

Cependant cet homme gisant là, malade, dans ce pauvre lit, et dont la pâleur, la toux sèche et fréquente annonçaient la mort prochaine, cet homme était une des gloires de notre littérature. De beaux travaux historiques l'avaient fait connaître à l'Europe entière; ses ouvrages se trouvaient traduits dans plusieurs langues; mais il était resté pauvre, parce que de tous les travaux, celui qui est le moins rétribué est le travail de la pensée, parce que l'amour de la science l'avait empêché de consacrer à un travail productif une partie de sa vie. Une belle tapisserie commencée, et jetée sur un guéridon, près de son lit; un autre ouvrage du même genre, plus grossier, mais trop luxueux encore pour être destiné à cette triste famille, attestaient que sa femme et sa fille, cette belle enfant aux yeux noirs, déjà si pleins de mélancolie, travaillaient de leurs mains pour suppléer à l'insuffisance de son propre travail.

Le malade s'endormit, et la mère emportant la lampe et les tapisseries, passa, avec ses enfants, dans une petite pièce contiguë, qui servait à la fois de salle à manger et d'antichambre; elle s'assit près de la table, prit son ouvrage avec une morne stupeur; puis voyant sa fille se mettre vivement au travail, voyant son fils colorier, sans lever les yeux, quelques figurines destinées à un journal de modes, elle les embrassa tous deux en pleurant; puis levant les yeux au ciel, elle sembla lui adresser des remerciements, et trouver au milieu de sa tristesse un sentiment de gratitude pour le Dieu qui lui avait donné de tels enfants.

Après quelques instants, on sonna doucement à la porte, et M. Raymond, jeune médecin, d'une figure honnête et douce, entra en s'informant du malade. « Toujours de même, docteur, » dit madame G.... Le jeune homme alla considérer quelques instants l'homme endormi, et la

pauvre femme interrogeant chaque pli du visage du médecin, semblait y chercher son arrêt. « Nul espoir, docteur ? » dit-elle enfin d'une voix étouffée, en le ramenant dans l'autre pièce. Le médecin ne répondit rien, et la triste mère embrassa sa fille en pleurant. Après quelques instants de silence : « Il y a une idée qui me préoccupe constamment, dit-elle ; je voudrais avoir le portrait de mon mari. Ne connaissez-vous pas quelque peintre bon et compatissant ? Oh ! combien je joindrais de remerciements à tous ceux que je vous dois déjà ! — Hélas ! je n'en connais pas, répondit le jeune homme. — Il faut donc y renoncer, » reprit madame G... en soupirant.

Le lendemain dès neuf heures, Henri (c'est le nom du petit garçon), après avoir aidé sa mère et sa sœur Marie dans les soins du ménage, s'étant habillé avec soin, demanda la permission de sortir, parce que c'était dimanche. « Va, mon enfant, lui dit tristement sa mère, va respirer un peu d'air pur ; ton application continuelle doit te fatiguer. »

L'enfant baisa la main de son père, embrassa sa mère et sa sœur, et sortit chagrin et content à la fois. Arrivé dans la rue, il s'arrêta un moment avec hésitation ; puis se dirigeant du côté de l'école de dessin où il se rendait chaque jour, il monta, et alla sonner à la porte du professeur qui dirigeait cette école. Un domestique vint lui ouvrir, le fit entrer dans une salle à manger élégamment décorée, car le peintre était un des riches et des heureux du jour. « Madame, dit en le voyant le professeur à sa femme, avec laquelle il déjeunait tête à tête, voilà le meilleur élève de ma classe ; cet enfant promet véritablement d'avoir un jour du talent. Que veux-tu, petit ? — Monsieur, mon papa est malade, le médecin croit qu'il va mourir ; ma pauvre mère, qui aime beaucoup mon papa, ma pauvre mère désirerait avoir son portrait. Ne voudriez-vous pas le faire, monsieur ? Oh !

ne me refusez pas, je vous en prie ! ajouta l'enfant, dont les yeux gonflés de larmes se fixaient avec anxiété sur l'artiste. — Impossible, Henri, impossible ! chacun des portraits que je fais m'est payé 3,000 fr., et j'en ai cinq ou six qui m'attendent. — Mais, mon ami, lui dit sa femme, il me semble que ce portrait vous coûterait peu de temps. Songez à cette pauvre mère, à qui bientôt il ne restera plus rien de son mari. — Je suis désolé de vous refuser, ma chère ; mais vous savez que ma bataille, destinée pour Versailles, doit être envoyée au Louvre avant quinze jours, et je ne veux pas manquer cette exposition. Mais, tiens, petit, je vais te donner l'adresse de plusieurs de mes élèves ; dis-leur que tu viens de ma part ; il s'en trouvera certainement un qui fera ce que tu me demandes. Adieu, Henri ! — Adieu, mon ami, ajouta la jeune femme, je désire que vous puissiez réussir. » L'enfant sortit le cœur gros de soupirs et de larmes.

Henri errait à travers le jardin du Luxembourg, se demandant s'il devait s'adresser aux jeunes peintres dont il tenait en main les adresses ; considérant comme inutiles les nouvelles démarches qu'il allait faire, il essayait de rassembler toutes ses forces pour s'aguerrir contre de nouveaux refus, lorsqu'il se vit accosté par un enfant de son âge, son camarade à l'école de dessin.

Jules proposa à son jeune ami de se promener ensemble ; puis remarquant sa tristesse, il le questionna. Henri lui raconta ce que désirait sa mère, l'impossibilité où se trouvait leur professeur de faire ce portrait, et la répugnance de Henri pour aller solliciter des élèves qu'il ne connaissait pas. « Viens, viens, reprit Jules, quand son ami eut fini de parler ; ma sœur est peintre aussi ; c'est elle qui m'élève, parce que nos parents sont morts quand nous étions jeunes ; elle est si bonne, ma sœur, elle m'aime tant, que je suis bien sûr qu'elle ne me refusera pas. »

Les deux enfants prirent leur course le

long de l'allée de l'Observatoire. La figure espiègle et heureuse du premier rayonnait d'espérance ; mais le triste Henri se laissait traîner plutôt qu'il ne marchait. Arrivés au bout d'une allée, ils prirent la rue de l'Ouest, entrèrent dans une modeste maison, dont Jules franchit rapidement les quatre étages, et entraînant toujours Henri ; il frappa joyeusement à une petite porte, qu'une jeune domestique vint ouvrir.

Jules continua sa course à travers l'antichambre, et les deux enfants se trouvèrent bientôt en face de mademoiselle Émilie d'Orbe, la sœur de Jules.

C'était une personne de vingt-cinq ans, d'une taille peu élevée et d'une figure plutôt agréable que belle ; tout en elle annonçait la bonté, l'honnêteté et la raison ; sa mise simple était d'une propreté rigoureuse, mais sans aucune apparence de luxe. Une robe de laine brune, qui dessinait bien sa taille, un fichu et des manchettes unies, des brodequins noirs, des cheveux relevés et rattachés à l'antique ; du reste, pas un bijou, pas un ruban, rien qui ne fût strictement nécessaire. L'ameublement de la pièce qui servait à la fois de salon et d'atelier était dans le même goût de simplicité : un petit divan, quatre chaises et deux fauteuils de drap gris, une table ronde et une pendule de marbre noir du plus simple modèle le composaient ; deux gravures, le *Spasme de Sicile* et les *Trois Maries*, en ornaient seules les murs ; des stores verts étaient placés aux fenêtres, moins comme ornement que pour modérer le jour, selon le besoin de l'artiste ; enfin, trois chevalets portaient des portraits commencés, et un grand tableau qui représentait *Anne Boleyn* dans sa prison, embrassant sa fille avant de marcher au supplice.

En entrant, le petit Jules alla d'abord accabler de caresses sa sœur, qui les lui rendit tendrement, puis lui dit avec douceur : « Laisse-moi, mon enfant chéri, laisse-moi travailler ; » et en parlant ainsi,

l'artiste se remit à son chevalet, non sans adresser un bonjour amical à Henri, qu'elle croyait être venu pour jouer avec Jules.

Henri regardait, dans une sorte de terreur, les tableaux commencés ; car ils étaient à ses yeux l'obstacle qui allait s'élever entre lui et sa demande. Il n'osait parler, craignant d'entendre encore ce terrible mot : « Impossible ! » et il allait se retirer lorsque Jules, le prenant par la main et l'attirant vers l'artiste : « Émilie, dit-il, je t'amène Henri, mon camarade, qui veut te demander quelque chose... parle-lui donc ! — Jules, reprit-elle, laisse-moi ; tu sais que le temps me presse... vous faites l'enfant gâté, monsieur, vous abusez de ma tendresse pour vous. — Mais, ma sœur, je t'assure que je ne joue pas ; il faut absolument que tu parles à Henri... Si tu savais comme il est triste !... » Mademoiselle d'Orbe jetant alors les yeux sur l'enfant, fut frappée de sa pâleur, de son anxiété, et lui dit d'une voix affectueuse, tout en continuant son travail : « Excuse ma rudesse, mon ami ; ce tableau doit être envoyé à l'exposition, et je n'ai pas un moment à perdre ; car pour mon frère, autant que pour moi, j'ai besoin d'acquiescer de la réputation. Mais parle, mon enfant, parle sans crainte, et crois que je ne te refuserai rien de ce qui est au pouvoir d'une pauvre artiste. »

Henri reprit un peu courage, et dit en sanglotant ce qu'il désirait ; puis, Jules ayant raconté la visite faite par son ami à leur professeur, Henri ajouta : « Je vois bien, mademoiselle, que vous ne pourrez pas non plus faire ce portrait, et je vous demande bien pardon de vous avoir dérangée. »

Pendant ce temps le gentil petit Jules baisait les joues de sa sœur, caressait ses cheveux en la pressant de céder au vœu de son ami. Mademoiselle d'Orbe peignait *Anne Boleyn* ; elle interrompit son travail : un combat sembla se livrer au fond de son cœur, tandis qu'elle contemplait les

enfants avec amour ; puis bientôt, quittant sa palette et jetant à son tableau un douloureux regard qui semblait un adieu : « Je ferai le portrait de ton père, dit-elle à Henri ; le désir de ta mère sera satisfait. »

Emilie avait à peine achevé ces paroles, qu'une jeune femme, belle et richement parée, entra. Après avoir décliné son nom, elle demanda à mademoiselle d'Orbe de faire son portrait, à la condition expresse qu'il serait fini assez à temps pour être exposé au salon. « Il m'est impossible d'avoir cet honneur, madame, répondit l'artiste ; j'ai un tableau à terminer, et je viens de promettre un portrait auquel je donnerai le peu de temps qui me reste jusqu'à l'exposition. — Mon portrait vous eût été bien payé, mademoiselle, et mon nom sur le livret.... le nom d'une femme haut placée vous eût fait avantageusement connaître... » ajouta la jeune élégante. Mademoiselle d'Orbe ne répondit que par une révérence, et la dame était à peine sortie que, prenant son châle et son chapeau, l'artiste embrassa son frère avec plus de tendresse qu'elle ne l'avait fait encore, prit Henri par la main, et lui dit : « Conduis-moi vers ta mère, mon enfant. »

Henri volait plutôt qu'il ne marchait ; mademoiselle d'Orbe avait peine à le suivre. Tous deux montèrent les cinq étages de la rue Descartes où logeait la pauvre famille, et bientôt ils se trouvèrent devant une porte à laquelle Henri cogna doucement. Madame G... ouvrit. « Maman, lui dit l'enfant tremblant d'émotion, mademoiselle est une artiste habile ; elle vient faire le portrait de papa. » La pauvre femme, qui ne pouvait s'attendre à un bonheur si inespéré, baisa en pleurant les mains de mademoiselle d'Orbe, et ne savait comment lui exprimer sa vive reconnaissance.

On commença immédiatement le portrait. Apprenant le nom de son modèle, la jeune artiste fut émue ; car souvent elle avait entendu louer le talent de cet homme qui allait mourir. L'amour de l'art, qu'elle

croyait repousser pour faire une bonne action, se réveilla à la vue de cette noble misère. Il ne s'agissait plus pour elle de consoler seulement une pauvre famille en lui donnant le portrait de celui qu'elle allait perdre ; elle résolut d'en faire une œuvre d'art ; car un jour peut-être la postérité demanderait le portrait de cet homme, et son devoir à elle, peintre, était de le lui laisser dans sa plus noble expression.

Les longues séances fatiguaient le malade ; on résolut d'en faire deux par jour, et chaque jour la jeune artiste venait régulièrement deux fois : à mesure que le malade perdait de ses forces, le portrait avançait... il fut enfin terminé au bout de douze jours, une semaine environ avant la mort de M. G...

Cependant en même temps qu'elle faisait ce portrait, mademoiselle d'Orbe travaillait avec ardeur à son grand tableau, espérant toujours être prête à temps. Cette espérance ne l'abandonna que quelques jours avant le 1^{er} février... il lui restait encore pour huit jours de travail... elle devait cette année renoncer à l'exposition.

Quelques peintres qui avaient vu son tableau lui donnaient de grands éloges ; elle eût pu compter sur un éclatant début, qu'elle ambitionnait de toutes les forces de son âme ; d'abord par la noble soif de gloire que Dieu a mise au cœur des artistes ; puis surtout pour assurer l'avenir de son petit Jules, qu'elle aimait comme aime la mère la plus tendre, et qu'elle eût voulu pouvoir doter de tous les trésors de la science humaine. Cet espoir déçu, ce long travail perdu au moment d'en recueillir le fruit, plongea la jeune artiste dans un découragement si profond, qu'elle tomba dangereusement malade.

Mademoiselle d'Orbe, orpheline et vivant dans la retraite, connaissait fort peu de monde ; elle se trouvait complètement abandonnée aux soins de sa jeune domestique. Jules, arrivant à l'atelier, apprit la maladie de sa sœur à Henri, qui en instrui-

sit aussitôt sa mère. Madame G... accourut auprès de mademoiselle d'Orbe, qu'elle trouva dans le délire d'une fièvre qui ne la quittait pas depuis deux jours; la domestique dit que sa maîtresse avait refusé de faire venir un médecin, prétendant que son indisposition ne serait rien. Madame G..., effrayée de la position de sa jeune amie, sortit aussitôt et revint avec le docteur Raymond.

La malade était dans le délire; elle répétait sans cesse les mots : *portrait, Anne Boleyn, exposition, fortune, espoir perdu*, qui indiquaient assez la source de son mal, et faisaient couler les larmes de madame G... « Hélas ! dit-elle, c'est pour moi qu'elle souffre; je suis cause qu'elle n'a pu terminer son tableau... docteur, je suis bien malheureuse ! — Tout peut se réparer, répondit le jeune médecin; si vous voulez donner vos soins à la malade, je me charge du reste. » En effet madame G... s'installa auprès de mademoiselle d'Orbe, que le docteur visitait deux fois le jour; et les soins de l'un et de l'autre parvinrent enfin à rendre à la santé l'intéressante artiste.

A peine en convalescence, mademoiselle d'Orbe se rendit à l'exposition du Louvre, dont elle n'avait pas entendu parler, le docteur et madame G... ayant sans doute, pensait-elle, évité de toucher un sujet qu'ils savaient lui être pénible. Elle se promenait donc seule dans les galeries obstruées d'artistes choisis et de femmes élégamment parées, et se disait peut-être que son tableau valait ceux que la foule remarquait le plus. Elle avançait toujours, regardant avec tristesse les lieux où elle avait espéré voir son Anne Boleyn, lorsqu'elle se trouva arrêtée par un groupe d'artistes. Leurs éloges qu'elle écouta étaient unanimes. « Ce portrait est le meilleur de l'exposition, » disait l'un; « un graveur célèbre va acheter à l'artiste le droit de graver ce portrait pour le mettre en tête des œuvres de l'auteur, » disait l'autre; M. G... est un savant célèbre

dont on est heureux d'avoir conservé les traits. » A ce nom, mademoiselle d'Orbe étonnée lève les yeux... et reconnaît son œuvre!... Pâle, tremblante d'émotion, la jeune artiste fut obligée de s'appuyer sur la rampe de fer; alors ouvrant le livret, elle y lut son nom comme à travers un voile, et resta pour savourer les éloges adressés à son talent, et remercier Dieu de l'avoir ainsi récompensée du service qu'elle avait rendu.

Après la fermeture du salon, mademoiselle d'Orbe courut chez madame G..., et apprit que c'était le docteur Raymond qui avait eu l'heureuse idée d'envoyer le portrait au Louvre. « Le seul mérite que j'aie en tout ceci, ajouta madame G..., c'est de m'être séparée pour quelque temps d'un portrait qui fait toute ma consolation. »

Depuis ce jour la jeune artiste était devenue l'amie de la pauvre veuve, dont le sort ne tarda pas à changer; les nombreux amis de l'époux qu'elle avait perdu lui ayant fait obtenir une pension de l'état, récompense méritée, mais tardive! Les deux dames se logèrent près l'une de l'autre; les soirées se passaient en commun; Henri et Jules jouaient ou dessinaient ensemble; Marie lisait tout haut; sa mère et mademoiselle d'Orbe travaillaient; le docteur Raymond venait partager cette douce intimité. Il aimait la jeune artiste du jour où il l'avait vue tout quitter pour faire le portrait de M. G... mais Orphelin comme elle, comme elle sans autre fortune que son état, il craignait un refus en lui offrant sa main; ce fut madame G... qui se chargea de parler en sa faveur à leur jeune amie.

Mademoiselle d'Orbe éprouvait une vive reconnaissance envers le jeune docteur, pour les soins qu'il lui avait donnés pendant sa maladie et pour l'exposition du portrait; car, grâce à lui, elle s'était fait connaître; les commandes lui arrivaient en foule, et l'avenir se présentait pour elle et pour son frère sous de brillantes couleurs. Madame G... eut donc une réponse favorable à

rendre à son jeune ami, qui devint bientôt l'époux de l'artiste dont le sacrifice généreux fit aussi le bonheur.

M^{me} PAULINE ROLAND.

Le Retour du Fiancé.

PAR HEBEL.

Clas, jeune mineur de Falun, en Suède, en revenant chaque soir de ses travaux souterrains, s'arrêtait au presbytère d'un hameau situé près de l'ouverture des mines, et partageait avec le pasteur et sa fille leur simple souper, car le ministre Oclay avait été le meilleur ami du père de Clas. Aussi lorsque la cloche annonçait la fin des travaux de la journée des mineurs, la fille du ministre, Mina, après avoir posé sur la table bien cirée la légère collation, ne manquait pas d'ouvrir la fenêtre pour recevoir le bonsoir de Clas avant son entrée au presbytère.

Depuis un an Mina avait perdu sa mère; ses regrets étaient calmes, silencieux, graves comme tout ce qui doit durer. Clas avait perdu son père; il était le seul amour, le seul espoir de la pauvre veuve. Les jeunes filles du hameau disaient : Clas aimera sa femme comme il chérit sa mère. Il est honnête autant qu'intelligent et laborieux, disaient les pères, qui l'eussent voulu pour gendre; mais Clas aimait Mina, il avait le consentement de sa mère, et il était agréé par le pasteur et sa fille.

Selon l'usage de la contrée, les fiançailles eurent lieu longtemps avant le mariage. La veuve et le pasteur souriaient à l'amour de leurs enfants. « Que le Seigneur t'accompagne, disait la fiancée au mineur retournant le soir à Falun. — O toi que j'aime!

répondait le jeune homme, qu'il t'accorde un doux sommeil et de doux songes. »

Enfin le jour fixé pour la célébration du mariage approchait, et lorsque le pasteur, après avoir publié les bans pour la dernière fois, dit : « Quelqu'un connaît-il une cause qui puisse empêcher ce mariage?... » Mina tressaillit et se trouva si mal, qu'on fut obligé de la transporter hors de l'église. Pressée de questions par le mineur, elle répondit que cette formule, bien qu'ordinaire, l'avait cependant effrayée. « Ma bien-aimée, reprit Clas, demain encore, et la mort seule pourra nous séparer. — O la mort ! » répéta Mina avec un nouvel effroi.

Le reste de la journée elle essaya de se distraire en ourlant la cravate de soie noire à raies rouges qu'elle destinait à son fiancé pour le jour du mariage; mais la nuit elle fut agitée de visions lugubres, et le matin elle venait de céder à un pénible assoupissement, lorsqu'elle en fut tirée par un léger coup donné contre sa fenêtre.

Reconnaissant cette manière de frapper, elle se lève, s'habille, accourt à la porte, et trouve son père qui l'ouvrait à Clas, vêtu de son noir costume de mineur. Avant de se rendre à ses travaux, il venait, la veille du jour où ils devaient être unis, demander à sa fiancée le baiser *du revoir*. Mina regarda le pasteur, celui-ci, devinant la pensée de sa fille, embrassa d'abord le mineur; alors Mina présenta à Clas son front blanc et pur... Le mineur partit... Le soir il ne revint pas!

Le lendemain sa mère désolée descendit avec le pasteur au fond de la mine. Vers le soir, ils rentrèrent en pleurant au presbytère... Clas avait disparu... Alors la jeune fille ouvrit une cassette de bois d'ébène, y déposa la cravate de soie noire à raies rouges destinée à son fiancé, plaça dessus sa couronne de mariée, et fit river la clef de cette cassette à une chaîne d'or qu'elle portait à son cou.

Depuis ce jour le pasteur ne vit plus sourire sa fille; elle était toujours douce,

recueillie, pieuse, supportant la vie sans se plaindre; mais elle avait renoncé à être heureuse; son père la comprit et en mourut de douleur dans l'année. Elle l'ensevelit de ses mains, et se retira à Falun, près de la mère de Clas, qu'elle ensevelit aussi bientôt après, et qui lui laissa pour héritage la maisonnette où Clas était né et où il avait passé sa courte vie.

La guerre de sept ans commença et finit; on découvrit la ville d'Herculanum; Lisbonne fut détruite par un tremblement de terre; l'empereur François I^{er} mourut; l'ordre des Jésuites fut détruit; la Pologne fut partagée; l'impératrice Marie-Thérèse fut couronnée et mourut; le grand Frédéric la suivit; l'empereur Joseph II mourut aussi; les États-Unis se rendirent indépendants; la révolution française et ses longues guerres commencèrent; l'empereur Léopold II descendit également dans la tombe; Napoléon conquît l'Italie et la Prusse; et pendant ce temps les laboureurs avaient semé et récolté, les forgerons avaient rougi le fer, les meuniers avaient fait moudre le blé, et les mineurs avaient exposé leurs jours en cherchant des veines métalliques.

En 1809, un peu avant ou après la Saint-Jean, les mineurs de Falun, en Suède, voulant pratiquer une ouverture entre deux puits de mines, à six cents coudées audessous du sol, détentrèrent le corps d'un homme enfoui dans les décombres, saturé de fer vitriolé, et par cela même conservé entièrement. Ses traits annonçaient la jeunesse; il en avait les vives couleurs, et paraissait endormi quand on l'exposa aux regards du public sur la place de Falun. Sa famille, ses amis, ses concitoyens, tous étaient morts sans doute, car personne ne le reconnaissait et ne se rappelait l'événement qui l'avait enterré tout vivant dans la mine. Une pauvre femme, dont l'occupation était de faire pour les enfants des moulins à vent en papiers de couleur, traversait la place. « Eh ! eh ! Mina la vieille ! lui cria un petit garçon, vous qui avez les cheveux si blancs

et qui êtes si ridée, vous avez peut-être entendu parler de ce beau jeune homme qu'ils disent si vieux ? »

En s'appuyant péniblement sur son bâton, la vieille s'approcha; mais à peine eut-elle levé les yeux, qu'elle dit avec plus d'attendrissement que de douleur : « Ah ! c'est mon fiancé que je pleure depuis près de soixante-dix ans ! Dieu me le rend avant ma mort. » Grande fut l'émotion des spectateurs quand ils considérèrent le jeune fiancé brillant de fraîcheur, la vieille fiancée courbée par les infirmités, et qu'ils l'entendirent s'écrier : « Clas ! la mort t'a conservé beau et jeune, tandis que la vie a détruit ma beauté; et si tes yeux pouvaient s'ouvrir, ils ne reconnaîtraient plus Mina, ta fiancée ! »

Alors elle fit porter le corps du jeune mineur dans la maison où il était né et qu'elle habitait toujours. Le lendemain, quand vinrent les mineurs pour le porter au cimetière, ils trouvèrent Mina parée de ses beaux habits des dimanches; Clas était dans un cercueil, vêtu de ses habits de fiancé. La vieille retira de son sein une chaîne d'or à laquelle une clef était rivée; ouvrit un coffre de bois d'ébène, en tira une cravate de soie noire à raies rouges, la passa au cou de Clas, puis se mit en marche, suivant le cortège comme si elle eût suivi une noce et non un enterrement. Avant la descente de son bien-aimé dans la terre, elle se pencha sur lui et dit : « Repose en paix... prends patience, je te rejoindrai bientôt... »

Le surlendemain, les mineurs disaient en enterrant Mina à côté de son fiancé : « La mort a été pour eux meilleure que la vie. »

Imité de l'allemand,

par M^{me} SIMON-VIENNOT.



Donnez à l'Orpheline (1).

Et la Vierge Marie, en m'appelant ta fille,
Me dit : Approche, enfant, je te rends ta famille.
M^{me} Mélanie WALDOR.

Ange de charité, laisse-moi de ton aile
Détacher une plume au doux reflet d'azur ;
Laisse ma main tirer de ta harpe fidèle
La note harmonieuse au son plaintif et pur.
Je voudrais attendrir sur ces infortunées,
Qui du doux nom de fille ignorent les douceurs,
Et, dans l'âge des jeux, aux labeurs condamnées,
Croissent sous l'œil pieux de quelques pauvres sœurs.

O qui que vous soyez, lorsque je vous implore,
Si votre cœur s'émeut, ne lui résistez pas ;
Marquez par un bienfait ce jour qui vient d'éclorre,
Et le ciel versera le bonheur sur vos pas.
Venez ! oh ! venez voir, dans ces heures d'étude
Que la religion leur prescrit en ces lieux,
Ces enfants attendant, mais sans inquiétude,
Que par des dons humains leur pain vienne des cieux.

Hommes riches, puissants, envieux de la foule,
Qui semblez de la vie oublier les revers,
Biens, honneurs, pensez-y ! tout ici-bas s'écroule
Sous cette roue errante au sein de l'univers !
Heureux de ses attraits, vous voyez votre fille
Invitée à choisir entre mille rivaux :

(1) Cette pièce de vers fut faite à l'occasion d'une loterie en faveur de l'établissement des orphelines de Bourges.

Que l'ouragan emporte et trésors et famille,
Et le monde, en fuyant, l'abandonne à ses maux.

Femmes, dont le regard se voile de tristesse
Au seul penser qu'un jour votre enfant peut souffrir,
Et qu'à ce doux objet d'amour et de tendresse,
Vous, votre amour, vos soins, la mort peut tout ravir;
D'autres mères aussi répandirent des larmes
En attachant un ange à leur sein palpitant...
Secourez les objets de leurs tendres alarmes;
On devient orphelin, hélas ! en un instant.

Jeunes filles, jamais d'élégante parure
Pour l'orpheline belle et jeune comme vous ;
Un sombre vêtement assombrit sa figure,
Ornée aussi pourtant de cheveux longs et doux.
Détachez de vos fronts une perle, une rose,
Un ruban, qui, pour elle, en pain se changeront ;
Si vos atours de bal y perdent quelque chose,
D'un reflet de bonté vos traits s'embelliront.

Et vous, petits enfants, qui me venez entendre,
Sans soupçonner qu'il soit ici-bas des tourments,
Ah ! tandis que sur vous une mère au cœur tendre
Veille, et que son amour vous fait d'heureux moments,
Songez qu'en proie aux maux de l'indigence amère,
Des enfants comme vous souffrent mille douleurs ;
Pour eux, point de gâteaux, de baisers, ni de mère :
Du pain, rien que du pain, souvent mouillé de pleurs !

O qui que vous soyez, donnez à l'orpheline ;
C'est notre fille à tous... protégez sa vertu,
Et sa bouche naïve, à l'oreille divine,
Dira vos noms ; et moi, poète, si j'ai pu
Faire au fond de vos cœurs vibrer, sous ma prière,
Ces sentiments auxquels nul ne peut résister...
Heureuse, j'aurai fait ce que je pouvais faire...
Poète et rossignol, que peuvent-ils ?... chanter !

Ayuntamiento de Madrid

Réveries sur les bords du Cher, poésies par M^{me} AGATHE BAUDOIN.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

Vallia, tragédie en 5 actes, par M. Isidore Latour.

La scène se passe dans un couvent du pays de Foix, l'an de Jésus-Christ 518.

Le théâtre représente le vestibule d'une villa romaine. Dans le fond, la cour avec son péristyle. A droite, le portail bysantin d'un oratoire. Sur le premier plan, une porte ordinaire. A gauche, la porte d'une cellule.

Il y a quinze ans, Vallia, duc des Goths, a été vaincu à Vouglé, dans une bataille contre les Francs, où sa famille a péri; lui-même, tombé en esclavage, a enfin été délivré; mais à son retour, n'ayant pu ranimer le courage des Goths, il s'est retiré dans un monastère, dont Aymar, un de ses anciens compagnons d'armes, est devenu abbé. Deux ans se sont écoulés; l'abbé est au concile. De puissants seigneurs goths, romains et gaulois, exaspérés par les cruautés des Francs, dépêchent le comte Ibbas vers Vallia, pour lui demander de se mettre à leur tête, afin de repousser l'ennemi commun: Ibbas s'adresse à Majorin, affranchi de Vallia, homme ambitieux et fourbe, qui adore les faux dieux, et voit avec douleur que Vallia se soit retiré dans un couvent. « Je ne peux rien sur l'esprit de mon maître, répond Majorin; mais Sulpice, son confesseur, est tout-puissant. » Une jeune fille sort de l'oratoire; elle est entourée de petits enfants; elle traverse le vestibule et disparaît sous le péristyle. « Qui a réuni ces enfants? » demande Ibbas. Majorin répond:

C'est Aymar, notre maître; et cette jeune fille, dont Aymar est le père, accepte pour famille ces jeunes orphelins. Les seigneurs bien souvent Léguent, au lit de mort, leurs fils à ce couvent; On les élève ici. Quelquefois une mère

Expose son enfant devant le monastère;
L'enfant par leur église adopté sans retard
Va dormir dans les bras de la fille d'Aymar;
Et, mère par le cœur, cette noble Eudoxie
Voue à ces orphelins les beaux jours de sa vie.

Ibbas et Majorin vont chercher Sulpice. Vallia sort de sa cellule; il est triste, agité: c'est qu'il aime Eudoxie; la ressemblance de cette jeune fille avec l'épouse adorée que les Francs lui ont ravie a fait naître en son cœur un sentiment qu'il essaye en vain de combattre. Sulpice vient prévenir Vallia que le comte Ibbas demande à lui parler de graves intérêts, et qu'il est de son devoir de l'accueillir. Ibbas s'avance; il offre au duc de remonter sur le trône de ses aïeux, et s'efforce de réveiller en lui sa haine contre les Francs; le duc découragé résistait à toutes les supplications d'Ibbas, lorsque des clameurs se font entendre au dehors. Majorin accourt annoncer à son maître que, surpris par les Francs, le peuple implore son secours. En effet le peuple crie: « Vallia! Vallia! » mais Vallia répond:

Ah! je ne suis déjà qu'une ombre de moi-même:
Je ne peux pas tenter des efforts superflus.

« Hélas! reprend Sulpice,

...Nos enfants, comme ils le font souvent,
Sont allés visiter les fermes du couvent,
Et la fille d'Aymar les conduisait.
Les Francs l'ont enlevée.

Vallia se lève tout à coup: « Honte et malheur! » s'écrie-t-il. A cette subite ardeur, Majorin soupçonne que son maître aime la fille d'Aymar; pour s'en assurer, il excite sa jalousie, en lui disant qu'Eudoxie trouvera sans doute un défenseur parmi les Francs, Sunnon, un de leurs chefs.... En effet, l'idée qu'Eudoxie est au pouvoir de cet homme ranime la haine du duc contre ses ennemis. Le peuple crie encore: « Vallia! Vallia! » Cette fois, Vallia crie à son tour:

Mes armes! mon cheval!
.
Ceux qui ne veulent pas d'un Sycambre pour maître,

Qu'ils me suivent sur l'heure; et j'ose leur promettre
De leur donner le prix qu'ils auront mérité :
Aux soldats, la victoire... aux serfs, la liberté »

Les Francs sont battus : mais dans leur fuite ils entraînent Eudoxie. Sunnon, qui est venu le matin au couvent pour la demander en mariage à son père, ayant appris qu'Aymar était au concile, s'en retournait parmi les Francs, lorsqu'il rencontre Eudoxie et la délivre. Déjà le jeune chef l'a sauvée d'un pareil danger ; depuis longtemps il l'aime, il en est aimé, et lui dit :

Tu ne peux refuser de me donner ta foi :
J'adore maintenant le même Dieu que toi.

Eudoxie lui répond qu'elle est encore utile aux pauvres, aux malades, aux enfants qui l'appellent leur mère, mais que, jusqu'au retour d'Aymar, Sunnon trouvera un asile au couvent où Vallia a tout pouvoir. Vallia s'avance et dit en lui présentant le jeune chef :

Duc, voici mon sauveur, un ami de mon père ;
Il vient l'attendre ici.

Vallia s'indigne qu'elle accueille un ennemi. « Sunnon est noble, reprend Eudoxie, il est chrétien. — Ah ! répond Vallia, excité par la jalousie :

Une haine sans frein malgré moi me possède,
Me brûle, quand je songe aux cruautés des Francs.
Ma mère !... je la vis expirer dans leurs rangs ;
Un soldat l'égorgea : sa faiblesse et son âge
N'obtinent même pas le pain de l'esclavage.
Ma femme !... elle était belle : on la vint acheter ;
Et sur ses chariots un roi la fit jeter...
Je portais le butin ; des valets, des soldats
Me frappaient, m'insultaient... ah ! ne t'afflige pas,
Car je ne t'ai rien dit de mon fils, de ma fille,
Cet avenir perdu d'une noble famille.
Mes enfants, Eudoxie... un soldat inhumain
Les jeta, sans pitié, sur le bord du chemin,
Et là, tremblants, parmi des barbares en armes,
Pâles et dépouillés, les yeux remplis de larmes,
Ils appelaient leur mère, ils me tendaient les bras ;
J'aurais voulu mourir... mais je ne pouvais pas ;
Les Francs, tes protecteurs, me traînaient sur la route.
Alors mes deux enfants, abandonnés sans doute,
Moururent écrasés sous les pieds des chevaux !...
Ma rage se rallume au récit de ces maux.
J'ai juré par le Christ, et juré sur son livre,
D'exterminer les Francs que sa guerre me livre.
J'accomplirai sur lui de si justes desseins.
Son père fut peut-être un de nos assassins !
A moi, soldats !

« Viens Sunnon, dit Eudoxie, effrayée et l'entraînant vers l'oratoire. — Non ! on dira que je fuis. — Viens, ou renonce à moi ! » Il la suit, et Eudoxie se plaçant immobile sur les marches, s'oppose aux soldats de Vallia. Puis elle vient avouer au duc qu'elle a donné sa foi au jeune Franc et qu'elle mourra s'il meurt.

« Il mourra, car je t'aime, » répond Vallia, exaspéré par la haine, par la jalousie,

Et je vais le frapper jusqu'au pied de l'autel.

Eudoxie se précipite vers l'oratoire pour arrêter Vallia... on entend des cris de joie... Vallia s'arrête... c'est l'abbé Aymar qui arrive porté sur une litière par des esclaves. « A secours ! mon père, s'écrie Eudoxie ; viens protéger le Franc qui m'a sauvé l'honneur. — Vallia ! lui dit Aymar, quand je t'aurai révélé un mystère qui te touche, tu deviendras le soutien de Sunnon, que je vais fiancer à Eudoxie. » Aymar, sa fille et Sulpice entrent dans l'oratoire. Les soldats et les esclaves se retirent ; la nuit se fait. Resté seul avec son maître, Majorin, qui sait que l'abbé va le chasser du couvent parce qu'il sacrifie aux faux dieux, s'efforce de démontrer à Vallia la nécessité de se défendre d'Aymar, afin d'empêcher l'union d'Eudoxie et de Sunnon, le Franc, l'ennemi, le meurtrier de sa famille. Vallia ne résiste plus ; il s'arme, décidé à se venger, et sort avec Majorin, pour aller accepter les offres d'Ibbas. Aymar, suivi de Sulpice et de Sunnon, descend de l'oratoire, précédé de valets portant des lampes. Eudoxie demande à passer quelques jours dans la retraite. « Sunnon, lui dit Aymar, accordons à ma fille le temps qu'elle réclame. Quant à la colère du duc, je n'ai qu'un mot à dire, et cette colère s'éteindra ; mais nous touchons à l'heure où le cloître sommeille... je ne vous retiens plus. » A peine Sulpice et Sunnon se sont-ils retirés, qu'Eudoxie vient prévenir Aymar que le jeune Franc est en danger, parce qu'elle est aimée de

Vallia. Cette révélation jette Aymar dans une sombre douleur. « Réparons tous les maux que j'ai faits, » se dit-il en s'asseyant devant une table. Il prend un rouleau de papyrus, un roseau, il écrit ; et donnant sa lettre à Eudoxie : « Tiens, ma fille, ceci suffira pour te défendre contre le duc et protéger Sunnon. » Eudoxie se retire dans sa cellule ; l'abbé entre dans sa chambre... Bientôt Vallia y entre à son tour, et n'en sort qu'après avoir poignardé le vieillard. A ses cris, le comte Ibbas, ses soldats, Sulpice et les gens du couvent accourent, portant des torches. Arrivé le premier, Sunnon est accusé par Majorin du meurtre de l'abbé. Ibbas et les soldats entraînent le jeune Franc, tandis que les esclaves du couvent restent à veiller auprès du corps de l'abbé ; mais déjà la honte et les remords se sont emparés de Vallia, qui se tient seul, à l'écart. Le jour paraît ; Majorin a préparé le départ de son maître, il lui amène la fille d'Aymar. Alors, se voyant au pouvoir de Vallia, et comme dernière ressource contre sa violence, elle lui remet la lettre qu'elle a reçue d'Aymar ; le duc l'ouvre en tremblant, et lit... qu'Eudoxie est sa fille, rachetée aux Francs par l'abbé Aymar ; secret qui ne devait lui être révélé qu'après le mariage d'Eudoxie et de Sunnon. Mais, dit Vallia, doutant encore :

Lorsque je te perdis.
Je saisis mon poignard, et pour te reconnaître,
Dans les mains de celui qui deviendrait ton maître,
Je traçai sans frémir une croix sur ton cœur.

« Je suis ta fille, répond Eudoxie. — Ma fille ! ah ! ce seul mot me rend à la vertu. » Epouvanté de ses crimes, Vallia avoue qu'il a tué Aymar, que Sunnon va être sa victime, puis, craignant de faire horreur à son enfant, il implore d'elle son pardon, et allait se frapper... mais Eudoxie l'arrête, jette au loin le poignard, et dit à son père : « Mets-toi à genoux. »

— Moi, prier ! je ne puis, je me sens trop coupable ;
Sous le poids des remords un Dieu juste m'accable.
— Je vais prier pour toi, seulement joins les mains ;

Et quand j'invoquerai le maître des humains,
Dans le fond de ton cœur répète ma prière.

Tous deux sont à genoux ; Vallia pleure. Eudoxie, en rappelant les malheurs de son père, prie Dieu d'excuser son crime. Car, dit-elle :

Les pleurs du repentir sont un nouveau baptême.

« Oh ! oui, reprend Vallia, je sens que Dieu me pardonne, puisqu'il m'a rendu ma fille ! » Bientôt Eudoxie apprend que Majorin a fait condamner Sunnon au supplice des parricides ; elle veut aller mourir avec lui... Vallia arrête sa fille et court sauver Sunnon.

Le théâtre représente dans le fond la porte d'une forteresse, où l'on monte par un chemin tournant. A droite, une villa romaine. A gauche, l'entrée extérieure des cryptes d'une église.

La porte de la citadelle s'ouvre ; on voit paraître Sunnon, couvert d'un voile noir et conduit par des soldats ; il descend lentement, il tient une petite croix dans sa main ; le peuple exaspéré crie : « Mort au Franc ! » Après avoir protesté de son innocence, Sunnon demande une dernière grâce, c'est que l'on rende cette croix à la fille d'Aymar. Le peuple crie encore : « Mort au Franc ! » et Majorin donne ordre que l'arrêt s'accomplisse... Mais Vallia accourt, brise les liens de Sunnon, le nomme son fils, l'époux de sa fille ; Eudoxie accourt confirmer à Sunnon leur bonheur... En ce moment le comte Ibbas, les seigneurs, les soldats arrivent... les trompettes sonnent, et l'on proclame Vallia roi des Goths. Mais cachant son visage avec un pan de son manteau, Vallia avoue son crime, l'innocence de Sunnon, et se dépouillant de ses armes, il les jette au loin sur la terre. C'est en vain que le comte Ibbas et les soldats l'implorent ; il résiste aux supplications de Sulpice, aux prières de Sunnon, aux larmes d'Eudoxie. « Non, dit-il,

Le poignard m'a rendu indigne de l'épée.

..... Je vais subir ma peine légitime
Dans les cryptes où dort une sainte victime.
.....
Par les larmes toujours le crime s'expie.
Adieu, ma fille ! et vous, priez pour Vallia !

Tous tombent à genoux, excepté l'infâme Majorin, qui a fait commettre un crime devenu inutile. Vallia descend dans les cryptes, et Sulpice prononce ces consonnantes paroles :

Rendons grâces à Dieu : dans son amour immense,
Au plus coupable même il offre sa clémence ;
Et quand le criminel a la foi pour appui,
Des profondeurs du crime il remonte vers lui.

Le sujet et le but de cette tragédie, comme vous le voyez, mesdemoiselles, sont tout à fait chrétiens, et dans ce choix l'auteur a prouvé un talent honorable et un esprit élevé.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Mélanges.

Le joyeux avènement des évêques de Troyes. — Le lit du prélat et le palefroi de l'abbesse de Notre-Dame aux Nonnains.

Le christianisme, en substituant à la mythologie antique des dogmes plus purs et une morale plus haute, releva la condition des femmes, les purifia des profanations du paganisme et leur assigna désormais un rang plus conforme à la dignité humaine et à la mission que Dieu les destine à remplir sur la terre. L'Église, cependant, d'accord en cela avec la plupart des lois civiles de tous les peuples, consacra la prééminence de l'homme sur la femme, et prescrivit l'obéissance du sexe doux au sexe fort. Le fait le plus caractéristique qui servit de tout temps à mar-

quer cette différence fut le privilège, exclusif en faveur des hommes, de remplir les fonctions sacerdotales.

Toutefois, en étudiant attentivement les annales du moyen âge, on y rencontre plus d'une institution qui tendait pour ainsi dire à restituer au sexe féminin une sorte de prééminence. Ainsi, pour nous en tenir aux choses religieuses, il existait un ordre tout entier, composé de couvents des deux sexes, qui tous obéissaient à une femme, à l'abbesse générale de Fontevraud. Le monastère qui portait ce nom avait été fondé au onzième siècle, au diocèse de Poitiers, par Robert d'Arbrissel ; il avait été enrichi dès sa fondation de biens considérables, et l'autorité de son abbesse s'étendait non-seulement sur le chef d'ordre, mais encore sur toutes les maisons qui appartenaient à sa filiation. Il paraît même que dans le principe et à l'intérieur des monastères, où les deux sexes étaient réunis, les religieux, conformément aux statuts laissés par le fondateur, remplissaient les fonctions de serviteurs à l'égard des religieuses. Il ne faudrait pourtant pas se hâter d'attribuer à cette règle une signification trop rigoureuse. En subalternisant ainsi l'homme à la femme dans la pratique de la vie claustrale, le pieux instituteur de l'ordre de Fontevraud s'était proposé surtout d'honorer, par une sorte de réciprocité naïve et touchante, l'humilité de la Vierge divine, qui, mère du Sauveur, avait voulu suivre dans le Temple le docteur des humains et se faire ici-bas sa servante.

Mais il est un autre trait de mœurs bien moins connu, et qui portait un caractère beaucoup plus remarquable. Au moyen âge, lorsque, de concert avec le roi de France et le chef suprême de la chrétienté, un prélat avait été nommé évêque de Troyes, ce dernier se rendait, la veille de son intronisation, à l'abbaye de Notre-Dame aux Nonnains, riche et puissant monastère, situé dans l'origine hors des murs

de la ville (1). Le prélat, monté sur un palefroi richement caparaçonné, et suivi d'un cortège imposant, mais revêtu seulement d'un camail, se présentait à un lieu nommé *les Croisettes*, où se trouvait la limite de la terre qui formait le domaine de l'abbesse. Là se trouvait l'abbesse, qui venait au devant du prélat à la tête de ses religieuses. L'évêque mettait pied à terre. Aussitôt un sergent de l'abbaye saisissait par la bride sa monture et la conduisait aux écuries de l'abbesse, comme étant devenue sa propriété. L'abbesse prenait l'évêque par la main et le conduisait dans son chapitre. Le prélat s'agenouillait, récitait une prière que lui indiquait l'abbesse; puis ayant dépouillé son camail, il recevait de ses mains une chape somptueuse; elle lui remettait la crosse, ceignant sa tête de la mitre épiscopale, et lui présentant un livre manuscrit magnifiquement relié qui contenait le *texte des Évangiles*, l'évêque le baisait, et prêtait verbalement par écrit le serment solennel dont voici la formule : « Moi, tel, évêque de Troyes, je jure d'observer les droits, franchises, libertés et privilèges de ce monastère de Notre-Dame aux Nonnains. Qu'ainsi Dieu me soit en aide et ces saints Évangiles ! » Cela fait, l'évêque se levait et donnait sa bénédiction au peuple prosterné.

L'assistance s'étant retirée, l'abbesse conduisait l'évêque dans une chambre qui lui était destinée. Il y couchait cette nuit, et le lit qui l'avait reçu lui appartenait *tout garni*. Le lendemain quatre gentilshommes, vassaux de l'évêché, et que l'on nommait pour cette raison les *quatre barons de la crosse*, venaient lever le prélat. Puis au milieu d'un cortège encore plus considérable que la veille, l'évêque se plaçait sur une *chaire* ou palanquin, les

barons l'enlevaient par les brancards et le portaient sur leurs épaules à travers la ville jusqu'à l'église cathédrale de Saint-Pierre, où s'accomplissaient les autres cérémonies de son installation. L'ensemble de ces actes s'appelait le *joyeux avènement de l'évêque de Troyes*.

L'origine et l'explication d'un tel cérémonial, si curieux et si singulier qu'on n'en trouverait qu'avec peine un second exemple, a plus d'une fois exercé l'étude, et la sagacité des érudits. A n'en juger que par la signification habituelle des mêmes formes emblématiques, il semblerait constater une véritable suprématie exercée par une femme qui conférerait à son propre évêque l'investiture du ministère sacré. Malheureusement les lumières manquent pour résoudre clairement ce problème; et là, comme en tant d'autres circonstances, la science ne possède entre ses mains qu'une énigme dont elle n'oserait se vanter d'avoir trouvé la clef. L'abbaye de Notre-Dame, avons-nous dit, était située à l'extérieur de Troyes. L'abbesse de ce monastère était toujours une dame de la plus haute naissance. Les richesses qu'elle administrait étaient immenses, et son autorité n'était pas moins considérable. Le monastère passait pour le plus ancien de toute la Champagne; plus ancien même que l'abbaye de Nesle la Réposte, dont la fondation était attribuée pourtant au premier roi de la monarchie. Il avait toutes les prérogatives des maisons religieuses d'institution royale. Enfin son antiquité, sa renommée, sa puissance, se perdaient si avant dans l'obscurité des temps, et se confondaient dans un nuage de merveilles si impénétrable, que nul n'en avait pu dire l'origine et l'étendue. Seulement la tradition répétait qu'avant même que la Champagne eût des comtes, avant que Troyes fût une ville, avant que l'église eût une foi, il y avait en ce lieu un collège de femmes païennes, de vestales, dont la grande prêtresse était une dame du plus

(1) Les agrandissements successifs de l'enceinte municipale ont fini par comprendre *intra muros* les bâtiments de ce monastère, qui sont aujourd'hui occupés par l'hôtel et les bureaux de la préfecture du département de l'Aube.

haut rang ; qu'elles y entretenaient le feu sacré des religions païennes ; mais que la lueur du christianisme étant venue à briller dans ces contrées, elles furent les premières qui rendirent hommage à sa lumière, et qu'abjurant un culte impie, elles recueillirent sur leur autel purifié la flamme plus vive et plus brillante de l'Évangile.

Tous ces faits, disait-on, tous les droits extraordinaires qui en furent la conséquence, étaient consignés dans des titres authentiques, religieusement conservés au trésor du monastère. Mais en 1188, un incendie, qui dévora la partie voisine de la ville, consuma le trésor et les archives, et ensevelit vivantes, entre les ruines du cloître, un certain nombre de religieuses...

Quelle que soit la part d'inexactitude qu'ait apportée la tradition dans ces assertions merveilleuses, il est certain qu'une partie de ces assertions doit rester comme vérité acquise ; et c'est là, selon nous, qu'il faut chercher l'explication du problème. A Rouen, à Florence, à Pistoie, à Milan, à Bergame, à Modène, et enfin à Sainte-Geneviève de Paris, on retrouve, à l'occasion de l'avènement des évêques de ces diocèses, des coutumes analogues, sinon identiques, à celle que nous avons racontée. Partout nous y voyons un pontife chrétien, qui, avant que de régner du haut du trône épiscopal sur son peuple de fidèles, venait accomplir une sorte de *veillée des armes*, et une station solennelle dans quelque lieu situé aux portes de sa cathédrale, et consacré par quelque grand souvenir dans les annales de la foi. Peut-être à l'égard de Notre-Dame aux Nonnains, une particularité toute spéciale venait-elle caractériser cette démarche de l'évêque. Nous inclinierions à penser qu'en recevant des mains de l'abbesse les attributs de son saint ministère, l'évêque venait honorer, par une commémoration éclatante, la glorieuse initiative qui, selon la tradition, avait été prise par des femmes pour la propagation de la foi dans ces parages.

N'y a-t-il pas quelque chose de vraisemblable et de poétique à la fois dans cet hommage reconnaissant que venait rendre le prêtre de la religion triomphante à la *prêtresse* docile, à l'*apôtre* humble et doux, qui là, à l'instar des *Clotilde* et de tant d'autres saintes, sut aimer la première, et la première aussi faire aimer la *parole de paix* parmi les hommes ?

A. VALLET DE VIRIVILLE.

Correspondance.

Sais-tu ce que c'est qu'un bal déguisé ? moi je donnerais tous les plaisirs de l'hiver pour un seul bal de ce genre ; au moins cela exerce l'esprit, le goût, l'intelligence... On en parle longtemps avant, longtemps après, car on a quelque chose à dire : l'exactitude des costumes, leur époque, les faits historiques qu'ils rappellent à la mémoire... Il est vrai que, comme demoiselles, nous ne pouvons jouer dans ces bals un rôle bien saillant, et que peu de costumes nous sont permis, d'abord parce que cela coûte fort cher, et que nos bourses sont en général fort peu garnies à cette époque de l'année.... Mais c'est égal, avec un peu d'industrie, il y a encore moyen de trouver un déguisement convenable en cherchant bien dans notre garde-robe, et en empruntant un peu à celle de nos grand'mères et de nos grand'tantes, qui ne vont point au bal et sont si heureuses de nous y voir aller... Par malheur l'espace m'a manqué jusqu'à présent ; je ne peux donc plus te donner de conseils que pour l'avenir... mais l'avenir vient tous les jours, et le carnaval de 1843 te trouvera toute préparé. Ecoute-moi bien !

Es-tu mince et brune ? avec de la soie plate brode des coins bleus ou roses à une paire de bas de soie blanche, ôte les cothur-

nes de tes souliers de satin noir, ajoutes-y des petites boucles en or. Si tu as une robe de gros-de-Naples bleu ou rose, raccourciss-la en doublant ou triplant l'ourlet; couds à plat sur cet ourlet un premier rang de dentelle noire, couds encore à plat au-dessus de ce rang autant de rangs de dentelle noire que l'on voudra bien t'en prêter. Si tu as une robe de gros-de-Naples noir faite à pointe, à dos marqué, décolletée et à manches Amadis, emprunte-lui son corsage; couds un galon d'or sur toutes les coutures de ce corsage et sur celles des manches; fais ferrer en cuivre les deux bouts d'une profusion de morceaux de ruban de satin bleu ou rose, larges de 4 à 5 centimètres et longs de 60; de chaque morceau tu formes un nœud composé de deux boucles et de deux bouts ferrés, que tu polis en les frottant avec du papier de verre; place ces aiguillettes à tes entournures, le long des coutures de tes manches, autour du bas de ta taille, en les espaçant de 10 centimètres. Relève tes cheveux au milieu du derrière de ta tête, formes-en des nœuds que tu retiens par un grand peigne d'écaille, travaillé à jour, et dont le haut est quarré; place une grosse rose le long de ton bandeau de gauche; jette sur ta tête un voile de dentelle noire, dont la plus petite bordure encadre ta figure, et dont la plus grande retombe sur ta jupe; mets des gants blancs, surtout n'oublie pas ton éventail!... et te voilà une belle et fière Espagnole du temps d'Isabelle.

Es-tu blonde et grasse? tu brodes des coins bleus ou roses à une paire de bas de soie blanche; tu ôtes les cothurnes de tes souliers de satin noir, tu y fais mettre des talons rouges, et tu y ajoutes les mêmes petites boucles. Si tu as une robe de gros-de-Naples bleu ou rose, tu en détaches le corsage. Si tu as une robe de gros-de-Naples uni ou rayé, gris, vert, puce, faite à pointe, à dos marqué, décolletée et à manches courtes, double l'ourlet de cette robe, relève-la sur les deux genoux par deux grosses rosettes de ruban de satin bleu ou

rose, et mets cette robe sur ta jupe bleue ou rose. Au bas des manches, place une dentelle blanche à plat, haute de 6 centimètres. Sur tes épaules, mets un fichu double et étagé, en tulle de coton blanc, garni de dentelle, retiré par des plis sur le dos, sur les épaules, et croisant sur la poitrine. Des mitaines de soie noire. Sur tes cheveux de derrière, relevés en chignon, et ceux de devant en bandeaux, place une cornette de crêpe blanc garnie de ruban bleu ou rose. Mets de longues boucles d'oreille en or, ayant la forme de poires; une croix en or suspendue par un petit velours passé dans un cœur en or; des nœuds roses placés depuis le haut de ton corsage jusqu'à la pointe du bas; attache une rose à ton côté gauche... et te voilà une fraîche et gracieuse paysanne du temps de Louis XV.

Règle générale : il faut toujours avoir la figure, l'âge, la taille et l'esprit du costume que l'on porte.... Mais c'est assez nous occuper de nos plaisirs à venir... revenons au présent; parlons de nos travaux accoutumés.

Le n° 1 de la planche 3 est le commencement d'un alphabet en lettres majuscules pour coins de mouchoir. On applique un morceau de tulle de Bruxelles sous ces lettres, on brode au plumetis le cordonnet du tour, le feuillage du milieu, puis on découpe la batiste. Le tulle et le dessin de chaque lettre coûtent 40 centimes à la Brodeuse.

Le n° 2 est le dessin d'un col de mouseline qui se brode, les deux dessins du haut et du bas, en application, sur tulle de Bruxelles; où tu vois un pointillé, ce sont des jours faits à la main; le petit dessin du milieu se brode au plumetis. Autour de ce col on coud un picot. Si tu es paresseuse tu peux t'arrêter après le dessin du bas. Tu peux aussi faire un autre col avec le petit dessin au plumetis, y ajouter du bas au point turc et y coudre une dentelle. Ce col, en belle mouseline, avec son tulle, coûte, tout des-

siné, 2 fr. au coin de la place Vendôme.

Les n^{os} 3 et 4 sont des fleurs pour coins de mouchoir sur lesquels nos petites sœurs peuvent apprendre à broder.

Les n^{os} 5 et 6 sont des entre-deux pour broder autour des chemisettes ou au-dessus des plis d'une robe de mousseline.

Le n^o 7 est la quatrième partie d'une bourse. Prends des morceaux de cachemire *noir*, *bleu*, *rouge* et *orange*, de la grandeur de ce modèle, mais taillés carrément; réunis-les grossièrement ensemble par une couture, monte-les sur un métier. Pour ne pas gâter ta planche, calque ce dessin, colle-le sur un léger carton, passe une lame de canif bien affilée au milieu des lignes qui forment ce dessin, et coupe ce modèle en traçant des lignes droites à un centimètre du feston, et de manière à ce que le haut, le bas et les deux étoiles soient des pointes très-aiguës. Attache ce carton sur chaque morceau de cachemire; fais fondre de la gomme arabique dans de l'eau chaude; dans cette eau délaye du blanc de ceruse, trempe une plume dans ce mélange et passe-la au milieu du chemin tracé par le canif. Choisis du cordonnet *noir*, *bleu*, *rouge* et *orange*. Sur le cachemire *noir*, les dessins qui au milieu se tiennent, tu les fais en *orange*; ceux qui s'approchent du feston, tu les fais en *bleu*. Sur le cachemire *bleu* tu remplaces ces cordonnets par du cordonnet *rouge* et du cordonnet *orange*; sur le cachemire *orange* par du cordonnet *bleu* et *rouge*; sur le cachemire *rouge* par du cordonnet *orange* et *bleu*; le feston du tour se fait en cordonnet *noir*. Tu détaches ces quatre morceaux de cachemire, tu les tailles sur le modèle en carton, tu tailles une doublure de léger florence blanc, tu couds ensemble les quatre morceaux et leur doublure jusqu'à la ligne pointée marquée par deux étoiles; tu retournes ta bourse, tu rabats du haut la doublure sur les quatre pointes, tu couds une petite ganse ronde, en or, sur les coutures et sur les points qui réunissent la

doublure aux pointes; tu formes une coulisse où se trouve la ligne pointée, tu y passes la même petite ganse en or, que tu termines par deux petits glands de chêne en or, puis tu couds un autre gland à la pointe du bas de la bourse; renverse en dehors les quatre pointes du haut, de manière à ce que la bourse forme une espèce de grenade.

Le n^o 8 est une pièce d'estomac (comme disent nos paysannes) en boucles de rubans de satin, ou de gros-de-Naples, selon la saison. Cette pièce s'attache sur le devant d'une robe de petite fille. Il faut 2 mètres de ruban large de 3 centimètres; les deux boucles sont ensemble de 15 centimètres de long, et l'agrafe qui les sépare est de 5.

Le n^o 9 est une rosette pour orner les bonnets et fermer du haut les pèlerines. Tu prends du ruban large de 4 à 5 centimètres, tu en coupes un morceau long de 5 centimètres, tu le doubles, tu le doubles encore, dans l'autre sens, puis tu rentres en dedans les quatre angles pour former un rond. Tu tailles 5 morceaux de ce ruban longs de 10 centimètres chaque, tu les doubles, tu fais un pli rond au milieu et tu les couds en rond sur le rond de ruban; tu tailles quatre morceaux longs de 8 centimètres chaque, tu les couds de même, en les contrariant, puis tu coupes un morceau de ruban long de 5 centimètres dont tu formes une agrafe que tu couds sur ces quatre boucles. Si tu veux relever une robe avec ces rosettes, tu mettras un rang de boucles de plus; il deviendra le premier rang; tu le formeras de six boucles de 12 centimètres chaque.

Le n^o 10 est encore un nœud pour orner les bonnets. Tu achètes 1 mètre 60 centimètres de ruban de satin, large de 5 à 6 centimètres; tu en coupes trois morceaux égaux de 40 centimètres chaque; tu prends un de ces morceaux, tu en formes deux boucles de chaque côté en les repliant, tu les arrêtes ensemble par un point l'une sur

l'autre (celles de dessous doivent être un peu plus grandes que celles de dessus); tu coupes en trois morceaux les 40 centimètres de ruban qui te restent, tu prends un de ces morceaux, tu le plies en deux dans sa largeur, tu le passes entre les boucles et le couds en dessous. On met un de ces nœuds droit et à plat sur le front au milieu du bonnet; les deux autres nœuds placés de même des deux côtés des joues, au milieu de l'endroit où retourne la dentelle. Ces nœuds s'appellent *agrafes* : ces agrafes servent aussi à retenir ouverte une jupe de mousseline sur une autre jupe de mousseline, ou bien une robe de gros-de-Naples bleu (je suppose) sur une jupe de gros-de-Naples jaune... mais ceci devient par trop élégant pour nous et convient mieux aux dames.

Le n° 11 est une autre agrafe que le graveur a placée le bas en haut; retourne-la. Pour cette agrafe, il te faut du ruban large de 4 à 5 centimètres; tu tailles trois morceaux longs chacun de 40 centimètres : c'est la boucle du bas et les deux qui se trouvent au-dessus à droite et à gauche; tu tailles deux morceaux longs chacun de 8 centimètres : ce sont les deux boucles qui se trouvent au-dessus à droite et à gauche; tu tailles deux autres morceaux longs chacun de 6 centimètres : ce sont les deux du haut, toujours à droite et à gauche; tu montes ces boucles sur une cannetille longue de 6 centimètres, tu plies en trois, dans sa largeur, un ruban long de 8 centimètres avec lequel tu couvres l'endroit où ces boucles sont cousues, et tu le couds ensuite sur la cannetille. Ces agrafes se placent sur la poitrine pour fermer les berthes et les fichus; elles servent aussi pour relever les robes et pour retenir ouverte une jupe sur une autre jupe.

Le n° 12 est un bonnet du matin, en mousseline ou en tulle de coton; dans les coulisses sont passés des rubans de gros-de-Naples lilas, larges de 3 centimètres; des

deux côtés sont placés trois nœuds n° 8; deux morceaux de ruban large de 3 centimètres embrassent les deux dentelles et sont arrêtés par un point, dessus et dessous le bonnet; deux autres morceaux de ruban pareil n'embrassent qu'une dentelle. Ces rubans sont contrariés. Ce bonnet... tu peux le faire... mais tu ne peux le porter... n'est-ce pas que c'est *tantalisant*! Ce mot est anglais, ma chère, mais je te prie de lui accorder ta protection pour le naturaliser français; car enfin nous n'avons pas de mot qui exprime le supplice de Tantale.

Le n° 13 est un bonnet du matin, il se garde sous un chapeau. Ce bonnet est formé de petites dentelles cousues les unes au bas des autres. Deux de ces petites dentelles sont froncées ensemble, par le pied, au milieu du derrière du bonnet, et c'est de ces deux dentelles que partent toutes les autres; on les coud à plat; celles qui approchent des deux côtés des joues sont froncées légèrement. Pour bien faire ce genre de bonnet, qui sera toujours distingué, il faut tailler, en grosse mousseline, un bonnet formé d'une longue passe et d'un petit fond, puis bâtir ces dentelles en les tournant autour de ce grossier bonnet, le retirer ensuite et coudre les dentelles. Cette fois ceci est pour nous... et je te dirai en confidence que quand on est jolie, ce bonnet rend encore plus jolie... Par malheur on ne nous permet de bonnet que quand nous sommes malades... n'est-ce pas que c'est une injustice?

A peine s'il me reste assez de place pour te parler toilette; mais tu n'y perdras rien, car je viens de relire mes deux dernières lettres, et je n'aurais pu que me répéter... Le mois prochain je t'enverrai une gravure de modes.

En attendant, parlons économie. Tu sais qu'être bien gantée est de la plus noble élégance, mais cela coûte cher!.. Si tes gants sont tachés, achète, dans la maison Chardin, un pot de pommade nommée

Kalestris, place tes gants sur une serviette propre, prends un morceau de flanelle anglaise, avec cette flanelle enlève un peu de cette pommade, et frottes-en les endroits tachés; quand la flanelle est sale, change de place pour reprendre de la pommade et frotter une autre tache; puis frotte les gants avec la flanelle seule, et laisse-les sécher. Cette pommade n'éraïlle pas la peau et n'a aucune odeur; avec un pot de 1 fr. 50 c. on peut nettoyer trente paires de gants... Quand ton morceau de flanelle est sale fais-le laver.

Tu sais qu'être bien chaussée est aussi de la plus grande élégance, mais cela coûte cher !.. Lorsque tu as porté une seule fois tes souliers de satin, prends un ruban de fil blanc, large d'un centimètre et demi et long de 12 centimètres; place-le en dedans du derrière du soulier; couds-le à surjet avec le milieu du galon qui borde ce soulier, et couds l'autre bord du ruban à points de côté sur la peau blanche; puis aux deux coutures du soulier, place, *en dedans* du soulier, sous la partie du galon qui n'est pas cousue et dans la longueur du ruban de fil, trois centimètres de ce même ruban, que tu couds en faisant *en dessus* des points arrière au bas de ceux du galon; rabats ce ruban à points de côté sur la peau blanche et sur la toile. Pour les souliers de maroquin ou de peau de chèvre, quand tu les as portés une fois, garnis-les entièrement d'un ruban de fil blanc. Pour coudre ce ruban on doit se servir de cordonnet pareil au galon qui borde les souliers.

J'ai encore d'autres économies à t'apprendre, mais ce sera pour une autre fois : *il faut toujours garder une PIERRE pour la soif*, dit le proverbe.

Adieu, ma chère petite; je t'aime et te serre la main comme je t'aime, c'est-à-dire... bien fort!

J. J.

Éphémérides.

HISTOIRE.

Le 29 mars, l'an 1349, par un traité, Humbert, dauphin du Viennois, cède le Dauphiné à la France, sous la condition que l'ainé des enfants de France prendrait le nom de Dauphin, avec les armes du Dauphiné, écartelées de celles de France.

Humbert prit ensuite l'habit de saint Dominique, et mourut à Clermont en Auvergne, dans un couvent de son ordre.

Mosaïque.

La précieuse conserve du sérail par le chevalier d'Ohssou, nommée djewardirmadjonin, dans laquelle il entre de la poussière de rubis et de diamants, est une fastueuse insipidité, et l'on pourrait dire au confiseur de sa hauteur : « N'ayant pu la faire bonne, tu l'as faite chère. »

Sur les portes de Neumarck, les habitants gravent des sentences. Une entre autres disait : « Pussions-nous toujours avoir du pain et le manger en famille ! »

Rapporter à une personne les propos désobligeants que l'on a entendus sur elle, est une manière indirecte de satisfaire l'envie que l'on a de les lui adresser soi-même.

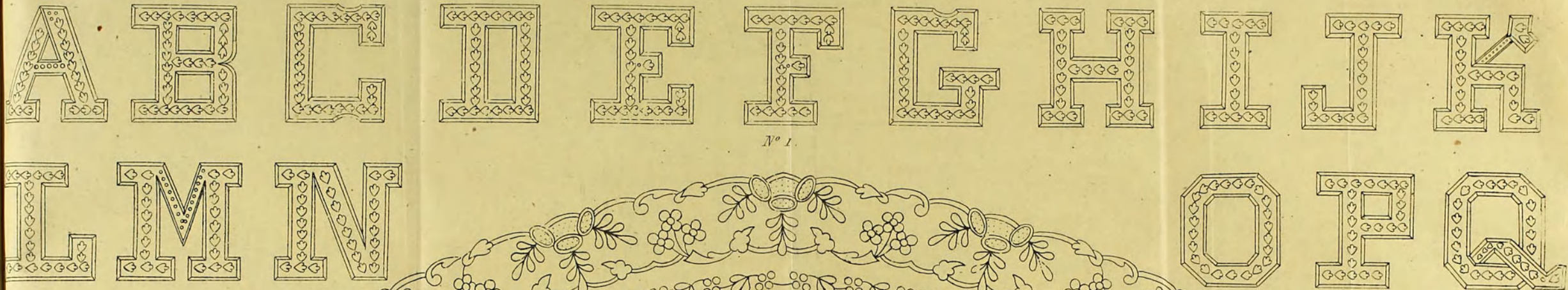
Le travail est un bon riche qui donne toujours à ceux qui vont lui demander.

Ayuntamiento de Madrid

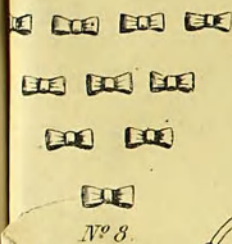
Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Ayuntamiento de Madrid



N° 1.



N° 12.

N° 13.

N° 5.

N° 6.

N° 3.

N° 4.

Journal des Demoiselles.

N° 7.

19^e année.

Planche III.

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid
Journal des Demoiselles.